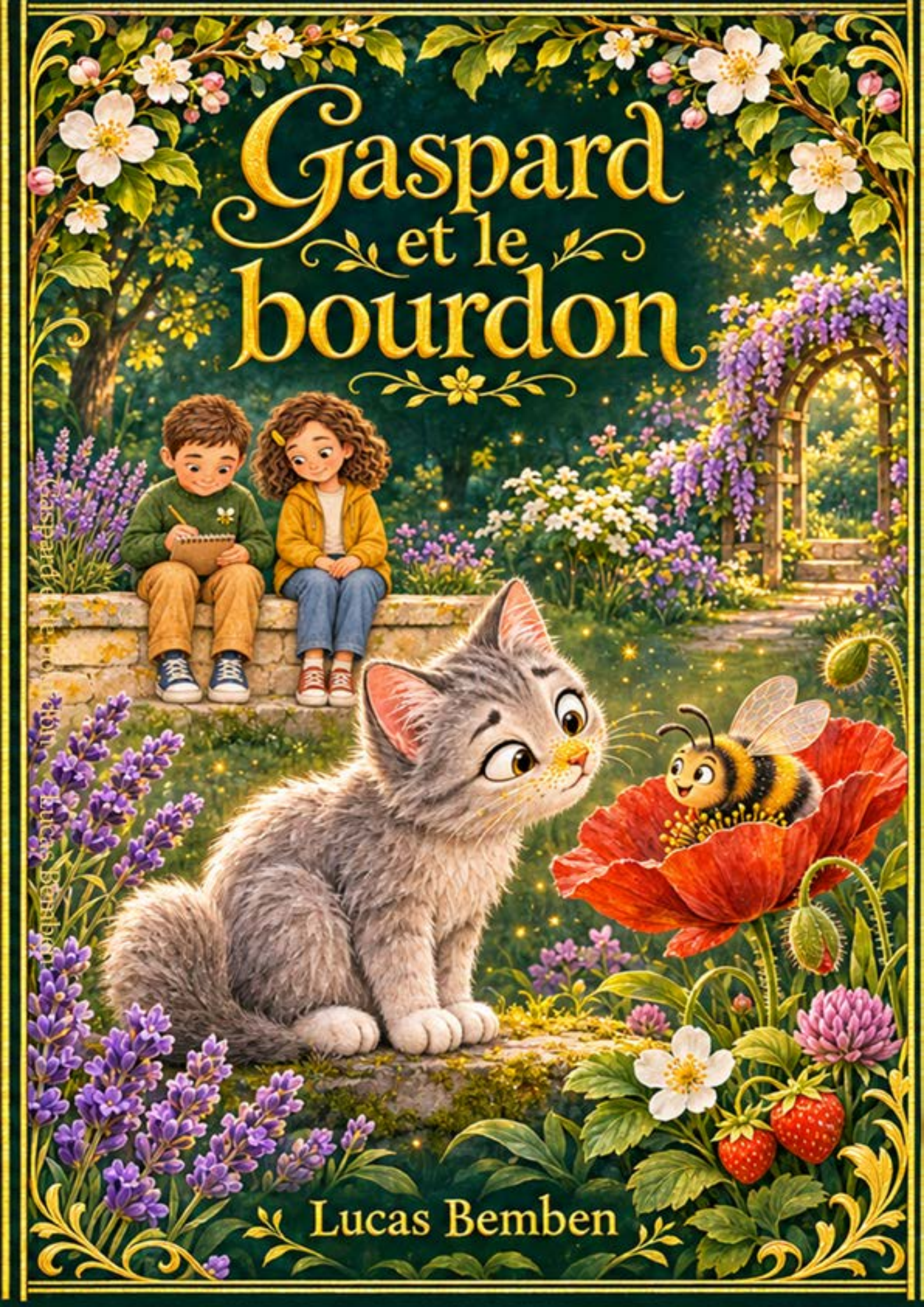

Gaspard et le bourdon
Lucas Bemben

Le bourdon qui ne volait plus

Un mot de l'auteur

Si tu t'asseyais à côté de Basile, je crois qu'il finirait par sortir son carnet. Il te montrerait comment dessiner les ailes d'un bourdon.

Il te dirait aussi son nom en latin, pour le plaisir de le prononcer. Essaie à voix haute, tu verras. *Bombus terrestris*. C'est encore mieux la deuxième fois.

J'aurais aimé que les enfants de sa classe le voient comme ça. Seulement voilà, dans une cour d'école, un surnom va parfois plus vite qu'une rencontre. Quelqu'un le lance, un autre le reprend.

Basile rit avec les autres, parce qu'il est parfois plus simple d'être mal regardé que totalement seul.

Anna, elle, connaît déjà un peu Basile. Elle sait le bruit que fait son rire quand il trouve que quelque chose est drôle. Le jour où ce rire sonne faux, elle l'entend tout de suite.

Depuis le terrain de foot, elle le voit s'asseoir sur le muret, près des lavandes. Il y a de la place à côté de lui, pourtant, personne ne vient lui tenir compagnie. Elle reste loin aussi, parce qu'elle a peur d'être la prochaine dont on se moque.

Au fil des mois, quelque chose de très injuste arrive à Basile. À force d'entendre les autres bourdonner sur son passage, il finit par croire que, pour avoir la paix, c'est son corps à lui qui doit changer. Alors, il commence à « faire attention à ce qu'il mange ». Autour de lui, on le félicite et l'encourage, même quand il maigrit beaucoup, et même quand il commence à avoir tout le temps froid.

Anna, elle, se souvient de la façon qu'il avait de fermer les yeux en mordant dans sa tartine, parce que le goûter était son moment préféré de la journée. Ça lui manque, de le voir faire ça. Elle aimerait bien savoir comment le dire à quelqu'un.



Cette histoire a été écrite en pensant aux enfants qui cherchent leurs mots, comme Anna.

À ces enfants qui peuvent, ou devraient pouvoir, aller trouver une grande personne avec une toute petite phrase comme « À midi, il s'est encore assis tout seul ».

À ces enfants, aussi, qui devraient savoir que si la première personne ne comprend pas ce qui se cache derrière cette phrase, ils ont aussi le droit d'aller en voir une autre, jusqu'à ce que quelqu'un traverse la cour et tende la main à leur ami.

J'ai aussi pensé à nous, les adultes, en écrivant ce livre.

Les enfants choisissent parfois de nous parler juste au moment où nous cherchons les clés, où l'eau des pâtes déborde, et où nous avons déjà un bras dans notre manteau.

J'aimerais que, ce jour-là, même si nous sommes en retard, même si nous croyons déjà avoir compris, nous sachions poser les clés, tirer une chaise et leur dire simplement cette petite phrase qui peut changer le destin d'un enfant en difficulté :

« Raconte-moi ».

Lucas Bemben

Les guêpes

2

Basile était arrivé dans la classe d'Anna quelques semaines après la rentrée, avec un cartable tout neuf et un carnet à spirale qui dépassait de sa poche.

Madame Roussel l'avait présenté devant la classe :

- Basile vient de Bretagne. Il va passer son CM1 avec nous.

Basile avait souri. Il avait des joues rondes, des cheveux châtains coupés très court, et un pull trop chaud pour septembre, avec une abeille brodée sur le cœur.

Il s'était assis à côté d'Anna, parce que c'était la seule place libre.

Au bout d'une semaine, Anna savait déjà beaucoup de choses sur lui. Il dessinait les insectes mieux que dans les livres. Il savait que les coccinelles sentent mauvais quand elles ont peur, que les fourmis n'ont pas d'oreilles, et que le bourdon terrestre s'appelle *Bombus terrestris*, ce qu'il répétait avec beaucoup de plaisir.

Il mangeait ses tartines de goûter en fermant les yeux, parce qu'il pensait que c'était le meilleur moment de la journée.

Anna l'aimait bien car elle le trouvait gentil et intéressant.

C'est à la fin du mois que le surnom arriva.

Ce jour-là, en sport, ils faisaient de la course. Basile arriva le dernier, tout rouge et en soufflant très fort. Maxence, qui arrivait toujours le premier, se mit à bourdonner.

- *Bzzzz*… Attention, voilà le gros bourdon !

Quelques enfants rirent.

Basile rit avec eux. Il rit d'ailleurs plus fort que tout le monde, et Anna trouva que cela sonnait faux, comme une note de flûte quand on souffle mal dedans.

Le lendemain, à la récré, quand Basile passa près du banc de Maxence, il y eut de nouveau des bzzzz. Le jour suivant également, puis à la cantine, quand il reprenait des pâtes.

Au bout de deux semaines, il suffisait que Basile entre dans la cour pour qu'un bourdonnement parte d'un coin, puis d'un autre, comme un essaim.

Il ne riait plus. Il marchait vite, les mains dans les poches, et s'asseyait sur le muret du fond, près des massifs de lavande, pour dessiner.

Anna le regardait depuis le terrain de foot.

Elle aurait voulu aller le voir, mais à côté d'elle, ses copines Ines et Léna échangeaient des cartes, et l'une d'elles chuchota :

- Si tu vas avec lui, ils vont bourdonner pour toi aussi.

Anna resta alors sur le terrain de foot.

Le soir, elle n'arriva pas à finir son assiette. Elle repensait à Basile sur son muret, et à elle sur le terrain.

Dans sa chambre, elle trouva Gaspard roulé en boule sur son oreiller, comme à son habitude.



À cette heure-là, il était encore un peu roux, comme toutes les fins de journée, avant que le soleil ne se couche vraiment et qu'il devienne tout à fait gris.

- Tu es sur mon oreiller, lui dit-elle.

- Je le gardais au chaud pour toi. C'est un service spécial que rendent les chats du vent aux personnes qu'ils aiment bien.

- C'est gentil, Gaspard, je vais pouvoir profiter de sa chaleur alors.

Elle sourit et lui caressa tendrement la tête. Il descendit au pied du lit avec un soupir théâtral, puis la regarda avec attention.

- Tu as ta tête de pomme de pin.

- C'est quoi, une tête de pomme de pin ?

- C'est une tête fermée de partout, et qui a l'air de piquer un peu.

Anna s'assit sur son lit et lui raconta tout : le sport, les *bzzzz*, le muret, et elle qui était restée sur le terrain de foot.

Gaspard écouta avec beaucoup d'attention.

- Ce Basile, dit-il enfin, il ressemble vraiment à un bourdon ?

- Gaspard !

- Je pose la question scientifiquement. J'aime beaucoup les bourdons. Ils sont ronds, très doux et ne piquent presque jamais. Ce sont les copains du vent. C'est un compliment pour moi.

- Ce n'est pas dans ce sens-là que Maxence le dit. C'est pour se moquer de lui.

Gaspard réfléchit.

- Ah, dit-il. C'est méchant, alors.

Il était tard. La maman d'Anna passa la tête par la porte pour dire bonne nuit. Elle ne voyait pas Gaspard, bien sûr, mais son regard s'arrêta une seconde sur le pied du lit, comme si elle sentait que quelqu'un y était assis.

- Tu as l'air soucieuse, ma chérie.

- Je suis fatiguée.

Ce n'était pas tout à fait faux, mais pas tout à fait vrai non plus. Sa maman sembla le comprendre, mais ne dit rien de plus et l'embrassa sur le front pour lui souhaiter une bonne nuit.

Elle éteignit la grande lumière et laissa la petite lampe allumée. Sa lueur ambrée créait un rond doré au plafond.

Anna se glissa sous la couverture. Gaspard vint se rouler contre ses jambes. À mesure que la nuit tombait, il devenait gris, tout doucement, comme une braise qui refroidit. Il ronronnait très bas, avec un son qui ressemblait au bruit de la mer dans un coquillage.

Anna pensait à Basile sur son muret. À son carnet. À la guêpe très fine qu'il dessinait sans lever la tête. Peu à peu, ses pensées devinrent plus lentes et plus lourdes, comme des billes qui roulent sur un tapis et finissent par s'arrêter.

Alors, le bas du rideau se souleva.

Le vent du rêve entra sans faire de bruit. Il fit le tour du bureau et tourna une à une les pages du cahier de sciences, avant de s'arrêter sur celle des insectes.

Puis, il passa sur le lit, très doucement, comme une main qui arrange une couverture. Il sentait l'herbe chaude et la lavande.

Anna ferma les yeux. Elle sentit son matelas devenir moelleux comme de la mousse, puis tiède comme une pelouse au soleil.

Quelque part, très loin, un bourdonnement grave et tranquille s'éleva.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était assise dans l'herbe d'un immense jardin.

Les fleurs y étaient plus hautes que des arbres. Il y avait des coquelicots grands comme des parasols, des tournesols comme des maisons, et des tiges de lavande si hautes que leurs épis se balançaient au-dessus des nuages !

Au milieu des fleurs, un bourdon butinait.

Il était rond, tout rond, couvert d'un duvet noir et doré qui brillait au soleil. Il plongeait la tête dans une fleur, en ressortait couvert de pollen, et repartait vers la suivante avec un bourdonnement rempli de joie.

Anna le reconnut tout de suite.

- Basile.

Gaspard atterrit à côté d'elle, sur le dos, les quatre pattes en l'air.

- Je maîtrise de mieux en mieux l'atterrissage, dit-il en se redressant avec dignité.

Un sifflement aigu traversa le jardin.

Trois guêpes arrivèrent en piqué. Elles étaient fines, rapides, jaune vif et noir brillant. Elles se mirent à tourner autour du bourdon en riant de manière cruelle.

- *Bzzz* ! Regardez-le ! Il est trop gros pour voler !

- Il va casser la fleur !

- Gros bourdon ! Gros bourdon !



Le bourdon s'arrêta de butiner. Il replia ses ailes et se fit tout petit au fond d'un coquelicot.

Les guêpes s'éloignèrent en riant, puis revinrent, puis s'éloignèrent encore.

Gaspard avait le poil hérissé de la queue jusqu'aux oreilles.

- J'ai une idée, gronda-t-il tout bas.

Anna le regarda avec un air inquiet.

- Gaspard…

C'était trop tard. Le chat s'était déjà transformé en une grande bourrasque grise.

Il fonça sur les guêpes et souffla de toutes ses forces pour les envoyer de l'autre côté du jardin.

Les guêpes s'envolèrent comme des confettis.

Cependant, le coquelicot aussi se courba dans le vent, et le bourdon fut arraché de sa fleur. Il roula dans les airs, se cogna contre une tige de lavande et tomba dans l'herbe, tout étourdi.

Quant aux guêpes, elles revinrent aussitôt. Elles n'étaient plus trois, mais six, puis dix, puis quinze. Elles riaient encore plus fort, parce qu'un vent qui souffle, pour une guêpe, c'est un jeu.

- Arrête ! cria Anna.

Gaspard reprit sa forme de chat. Il avait un pétale de coquelicot collé sur le museau et l'air très étonné.

- Elles sont revenues, constata-t-il. Elles ont même amené leurs copines.

Anna courut jusqu'au bourdon. Il était couché dans l'herbe, les ailes de travers, et tremblait un peu.

Elle ne le prit pas dans ses mains : elle s'accroupit seulement à côté de lui, assez près pour qu'il la voie.

- Je suis là, dit-elle.

Le bourdon la regarda avec ses gros yeux noirs. Il se remit sur ses pattes, sécha ses ailes, et repartit vers les fleurs, lentement, en volant très bas, comme quelqu'un qui ne veut plus se faire remarquer.

Anna le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un petit point doré entre les tiges.

Peu à peu, la lumière du jardin changea. Le soleil pâlit, comme à travers un rideau.

Les grandes fleurs se penchèrent lentement les unes vers les autres, comme pour se dire bonne nuit, et refermèrent leurs pétales. Le bourdonnement du jardin s'éloigna, devint un murmure, puis ne fut plus que le ronronnement de Gaspard.

Anna sentit de nouveau son oreiller sous sa joue. La petite lampe brillait toujours. Dehors, il faisait encore nuit noire, et elle se redressa dans son lit.

Gaspard était assis au pied du lit, le pétale toujours collé au museau.

- Mon idée n'était pas très bonne, dit-il.

- Non.

- Pourtant, je souffle très fort.

- Justement, dit Anna. Quand tu souffles fort sur les guêpes, c'est Basile qui tombe.

Gaspard réfléchit longtemps.



- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Anna regarda le plafond.

- Je crois que demain, je vais aller m'asseoir sur le muret.

Le lendemain, à la récré, Anna laissa Ines et Léna à leurs cartes et traversa la cour. Elle entendit un *bzzzz* derrière elle et sentit ses joues chauffer, mais continua tout de même de marcher.

Elle s'assit sur le muret, à côté de Basile.

Il ne leva pas la tête. Il dessinait une guêpe, très fine, très précise, avec un dard immense.

- Elle est très réussie, dit Anna.

- Les guêpes, c'est facile, répondit Basile sans la regarder. Elles sont toutes fines. Il n'y a presque rien à dessiner.

Il referma son carnet.

Ce jour-là, à la cantine, il ne reprit pas de pâtes.



L'assiette pleine

6

En novembre, Anna remarqua que Basile ne mangeait plus son goûter.

Il sortait sa tartine, la regardait, puis la rangeait dans son cartable. Le soir, elle y était encore, toute écrasée entre deux cahiers.

À la cantine, il donnait son dessert à d'autres personnes. Le premier jour, ce fut à Anna.

- Tu n'aimes pas la mousse au chocolat ? s'étonna-t-elle.

- Si. Mais j'ai plus faim.

Le jour suivant, il donna sa compote à un CE2 qui passait. Puis, il donna son fromage, puis cacha la moitié de son pain, qu'il glissa dans sa serviette en pensant que personne ne le voyait.

Anna, elle, le voyait.

Un midi, quand Basile rapporta son plateau, l'assiette était presque pleine.

Madame Fatou, la dame de la cantine, celle qui connaissait le prénom de tous les enfants, se pencha vers lui avec un grand sourire.

- Alors, Basile, on fait un petit régime ? C'est très bien, ça. Tu vas voir, tu vas te sentir plus léger.

Basile rougit jusqu'aux oreilles. Pour la première fois depuis des semaines, il eut l'air content.

Anna, elle, sentit quelque chose se coincer dans sa gorge, même si elle ne savait pas pourquoi.

Madame Fatou était gentille et avait dit une phrase pour faire plaisir à Basile. Pourtant, cette phrase ne rentrait pas bien dans sa tête.

Dans la cour, les *bzzzz* s'étaient un peu calmés. Maxence avait trouvé un nouveau jeu avec des cartes de foot, et il oubliait parfois de bourdonner.

Basile, lui, ne quittait plus le muret.

- Tu ne viens pas jouer ? demanda Anna.

- Je dessine.

Il dessinait toujours des guêpes. Des dizaines de guêpes, de plus en plus fines.

Un soir, Anna vit la maman de Basile qui l'attendait à la grille. Elle discutait avec la maman d'Anna, en tenant son sac à deux mains.

- Il fait très attention en ce moment, disait-elle. Il a décidé tout seul. Je suis plutôt contente, le médecin m'avait dit qu'il fallait surveiller…

- Il en parle à la maison ? demanda la maman d'Anna.

- Pas beaucoup. Il est un peu fermé depuis qu'on a déménagé. Mais ça, au moins, il le fait sérieusement.

Dans la voiture, Anna regarda sa maman dans le rétroviseur.

- Maman, c'est bien de faire attention ?

Sa maman ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchit quelques secondes, et parla avec précaution.

- Ça dépend de ce qu'on veut dire par là. Faire attention à son corps, c'est l'écouter. Manger quand on a faim, s'arrêter quand on n'a plus faim, bouger et dormir suffisamment pour rester en bonne santé.

Elle la regarda.

- Pourquoi tu demandes ça ?

- Basile ne mange plus son goûter, ni son dessert. La dame de la cantine lui a dit que c'était très bien.



Sa maman fronça un peu les sourcils, puis mit son clignotant.

- Tu me redis si ça continue, d'accord ?

Anna hocha la tête.

Le soir, Gaspard arriva avec un gland dans la gueule. Il le posa sur le bureau, puis le regarda avec beaucoup d'amour.

- C'est mon dîner. Il a un petit chapeau.

Il le croqua avec un bruit très satisfait. Anna le regarda manger avec un sourire amusé.

- Tu ressembles à un écureuil quand tu manges comme ça.

Puis, elle pensa à la tartine écrasée dans le cartable de Basile.

- Gaspard, toi, tu manges tous les jours ?

- Bien sûr. Des glands et des feuilles mortes, surtout. Quand j'ai de la chance, je peux attraper un courant d'air au caramel en passant près d'une boulangerie !

Il lécha une miette de gland sur sa moustache.

- Sinon, je n'aurais plus la force de souffler. Pourquoi ?

Anna lui raconta le pain dans la serviette, les desserts que Basile donnait, et Madame Fatou qui avait dit « c'est très bien ».

- Et toi, tu trouves que c'est très bien ? demanda Gaspard.

- Je ne sais pas. Il avait l'air content, quand elle a dit ça. C'est la première fois que quelqu'un lui disait quelque chose de gentil depuis longtemps.

Gaspard réfléchit, la tête penchée.

- C'est compliqué, quand une phrase gentille fait quelque chose qui ne l'est pas vraiment.

Anna ne répondit pas. Elle se contenta de prendre le livre posé sur sa table de chevet, un roman sur une fille qui apprivoisait un renard, et d'essayer de lire.

Elle relut trois fois la même page sans comprendre ce qui s'y passait.

Les lettres glissaient, et derrière elles, il y avait toujours le plateau de Basile, presque plein, et le sourire de Madame Fatou.



Son papa frappa à la porte.

- Extinction des feux, mademoiselle.

Il vint s'asseoir une minute au bord du lit, comme il le faisait quand elle était petite, et lui demanda si sa journée avait été bonne.

Anna dit « ça va ». Il la regarda par-dessus ses lunettes, l'air de ne pas tout à fait la croire, mais ne posa pas d'autre question. Il ferma le livre, le reposa sur la table de chevet et éteignit la grande lumière.

La petite lampe resta allumée.

Gaspard finit les dernières miettes de son gland, fit sa toilette avec beaucoup de sérieux, puis grimpa sur le lit. Il tourna trois fois sur lui-même avant de se coucher contre le ventre d'Anna, en boule, le museau sous la queue.

Dans la maison, les bruits du soir s'effaçaient un à un : l'eau qui coulait dans la salle de bains, la radio dans la cuisine, puis plus rien que le tic-tac de l'horloge du couloir.

Anna sentit ses paupières devenir lourdes.

Le bas du rideau se souleva.

Le vent du rêve entra en soupirant, comme quelqu'un qui rentre d'une longue promenade. Il fit rouler le petit chapeau du gland jusqu'au bord du bureau, hésita, le laissa en équilibre, puis vint tourner autour de la lampe.

La lumière ambrée se mit à couler, lentement, comme du miel.

Anna ferma les yeux. Elle sentit sur son visage la chaleur d'un soleil qui se couche, et une odeur sucrée de fleurs.

Quand elle les rouvrit, elle était de retour dans le jardin.

C'était le soir, dans le rêve aussi. Les fleurs géantes étaient dorées par le soleil couchant.

Le bourdon était posé sur un tournesol. Il ne butinait pas. Il regardait le cœur de la fleur, plein de nectar sucré, sans y toucher.

Plus haut, les guêpes passaient en sifflant. Elles ne se moquaient pas et ne le regardaient même pas.

Le bourdon se redressa un peu, l'air soulagé.

- Il ne mange pas, chuchota Anna. Pourtant, les guêpes le laissent tranquille.

- Peut-être qu'il pense justement que c'est parce qu'il ne mange pas, dit Gaspard.

Anna le regarda, surprise. C'était une phrase très sérieuse, pour Gaspard.

Le chat, lui, regardait le bourdon d'un air de plus en plus inquiet.

- Un bourdon qui ne butine pas, ce n'est pas normal. J'ai une idée.

- Quelle idée ? demanda Anna d'une voix suspicieuse.

Avant qu'elle ne puisse finir sa question, Gaspard partit quelques minutes, puis revint avec dans les pattes une fleur de chèvrefeuille presque aussi grosse que sa tête, débordante de nectar.

- La meilleure fleur du jardin ! annonça-t-il. Personne ne résiste au chèvrefeuille !

Il la tendit au bourdon, qui recula.

Gaspard avança. Le bourdon recula encore.

- Allez, une petite gorgée, juste une…

Gaspard avança si vite que la fleur bascula. Tout le nectar se renversa d'un coup sur le bourdon.



Le bourdon, tout poisseux, poussa un bourdonnement affolé et s'enfuit en zigzag, plus loin que les tournesols, plus loin que la lavande, jusqu'à disparaître derrière une feuille.

Gaspard resta planté là, la fleur vide dans les pattes, du nectar plein les moustaches.

- Je voulais seulement qu'il mange.

- Je sais, dit Anna, mais quand on le force, il s'enfuit.

Elle s'approcha de la feuille. Derrière, le bourdon essayait de nettoyer ses ailes collées avec ses petites pattes, sans y arriver.

Anna ne lui dit pas de manger. Elle ne lui dit rien sur le nectar. Elle s'assit juste à côté de la feuille, et lui parla du coucher de soleil, des tournesols et de la couleur de ses rayures.

Au bout d'un moment, le bourdon sortit la tête.

Ils restèrent longtemps comme ça, tous les deux, pendant que le soleil disparaissait derrière les tournesols. Gaspard, qui ne savait pas encore très bien être silencieux, se contenta de ronronner tout bas, le plus discrètement possible.

Le ciel du jardin devint mauve, puis bleu sombre. Les premières étoiles s'allumèrent au-dessus des fleurs, une à une, comme les fenêtres d'une ville. La feuille où se cachait le bourdon se mit à ressembler au bord d'une couverture.

Anna sentit la couverture sous ses doigts. La vraie. Elle ouvrit les yeux sur le rond doré de la petite lampe, au plafond de sa chambre.

Gaspard était en train de se lécher les moustaches avec beaucoup d'application.

- Il était très bon, ce chèvrefeuille, dit-il d'un air coupable.

Anna sourit à peine.

- Il est content quand on lui dit qu'il fait attention, il s'enfuit quand on le force... Alors qu'est-ce qu'il faut faire ?

- Je ne sais pas, dit Gaspard. Je crois que ce n'est pas une question pour un chat. Ni pour une petite fille.

Anna repensa à sa maman dans le rétroviseur : « Tu me redis si ça continue ».

Elle s'endormit en se promettant de bien regarder Basile pour pouvoir vérifier si ça continue ou pas.



La liste de Basile

10

Un matin de décembre, le carnet de Basile tomba de sa poche dans la cour de récréation.

Anna le ramassa. Il s'était ouvert en tombant, et elle vit une page qui n'était pas un dessin.

C'était une liste, sur deux colonnes. Dans celle de gauche, il y avait très peu de mots. Dans celle de droite, il y en avait beaucoup, écrits en tout petit, et certains étaient même soulignés deux fois.

Certains mots avaient été barrés à gauche et réécrits à droite. En haut de la colonne de droite, Basile avait écrit : INTERDIT.

Basile lui arracha le carnet des mains.

- C'est à moi !

- Je n'ai pas lu, mentit Anna, gênée.

Basile rangea le carnet tout au fond de sa poche, et garda la main dessus toute la matinée.

Depuis quelques semaines, il n'était plus seulement quelqu'un qui ne mangeait pas son goûter. Il était devenu quelqu'un qui savait tout sur la nourriture.

Il lisait les étiquettes des bouteilles d'eau. Il demandait à la cantine comment les carottes avaient été cuites. Il connaissait aussi par cœur l'affiche de l'infirmerie sur l'alimentation.

Il en parlait comme d'une loi à respecter absolument, alors que c'était juste une affiche avec des fruits qui souriaient et qui jouaient ensemble.

Quand quelqu'un mangeait des bonbons près de lui, il le regardait d'un air inquiet.

Le dernier vendredi avant les vacances, Madame Roussel organisa un goûter de Noël dans la classe.

Chacun avait apporté quelque chose : des clémentines, des sablés en forme d'étoile, du jus de pomme, et le gâteau au chocolat du papa d'Ines, qui était célèbre dans toute l'école.

La classe sentait le sucre et la cannelle. Tout le monde riait, et même Maxence avait mis un bonnet de lutin.

Madame Roussel posa une part de gâteau devant Basile.

Basile regarda la part.

Il devint tout blanc. Ses mains se mirent à trembler. Il recula sa chaise si vite qu'elle racla le sol.

- Je peux pas.

- Tu n'aimes pas le chocolat ? demanda gentiment la maîtresse.

- Je peux pas. C'est pas sur ma liste. Je peux pas, je peux pas.



Sa voix montait, de plus en plus aiguë. Quelques enfants se retournèrent.

Maxence ouvrit la bouche, et Anna sut qu'un *bzzzz* allait en sortir. Cependant, Hugo, un autre garçon de sa bande, lui donna un coup de coude.

- Arrête.

Maxence le regarda d'un air étonné, mais referma la bouche.

Basile s'était levé. Il sortit de la classe en courant, sans demander la permission, et Madame Roussel le suivit dans le couloir.

Il ne revint qu'à la fin de la fête. Ses yeux étaient rouges. La part de gâteau avait disparu de sa table.

Lors de la sortie de classe, Anna marcha à côté de lui.

- C'est quoi, ta liste ?

Basile regarda droit devant lui.

- C'est pour être sûr. Il y a des choses qui sont bonnes et des choses qui sont mauvaises. Moi, je mange juste les bonnes.

- Et le gâteau, il est mauvais ?

- Oui.

- Pourtant, tout le monde en a mangé, et personne n'est malade.

Basile ne répondit pas. Puis, très bas :

- Au début, la liste, c'était facile. Maintenant, chaque jour, il y a des choses qui passent du mauvais côté. Quand j'en mange une, après, j'arrive plus à penser à autre chose.

Il serra son carnet dans sa poche.

- Mais c'est bien. Ça veut dire que je fais attention.

Le soir, Gaspard trouva Anna assise par terre, contre son lit.

Il ne fit pas de blague. Il s'assit à côté d'elle et attendit.

- Il a une liste des choses interdites, dit enfin Anna. Elle grandit tous les jours. Il a eu peur d'une part de gâteau, Gaspard. Il tremblait comme si c'était un monstre.

Gaspard repensa à Mathis, et à la chose à bosses sur la chaise.

- Parfois, notre tête transforme des choses toutes simples en monstres, dit-il.

- Oui, mais Mathis, on pouvait allumer la lumière. Basile, il a peur même en plein jour.

Gaspard ne trouva rien à répondre. Il posa simplement sa tête contre le genou d'Anna.

Ils restèrent assis par terre un long moment.

Dehors, il s'était mis à geler. On entendait les voitures passer plus lentement dans la rue, et le réverbère dessinait sur la vitre de petites étoiles de givre qui grandissaient à vue d'œil.

Au bout d'un moment, Anna eut froid aux pieds. Elle se releva, se glissa dans son lit et remonta la couette jusqu'au menton. Gaspard la suivit. Il ne prit pas l'oreiller. Il se coucha tout contre son épaule, et sa fourrure était tiède comme une bouillotte.

Dans le salon, la télévision murmurait. Ses parents riaient à quelque chose, très loin, de l'autre côté de la porte. Anna ne savait pas si elle avait envie de dormir ou pas. Elle avait un peu peur de retrouver le jardin, mais aussi un peu peur de ne pas le retrouver.

Le bas du rideau se souleva.

Cette fois, le vent du rêve entra en frissonnant. Il apportait avec lui une odeur de neige et de bois qui brûle.



Il tourna autour de la petite lampe, et sa lumière devint blanche et bleue, comme un matin d'hiver. Sur la vitre, les étoiles de givre se mirent à pousser comme des fleurs.

Anna ferma les yeux. Elle sentit l'air devenir plus vif sur ses joues, et Gaspard se serrer un peu plus fort contre elle.

Quand elle les rouvrit, son souffle faisait de la vapeur. Dans le jardin, c'était l'hiver.

Il restait pourtant beaucoup de fleurs : des roses de Noël toutes blanches, des bruyères roses, et du lierre en fleur où bourdonnaient encore quelques abeilles.

Le bourdon volait d'une fleur à l'autre. Il se posait, regardait, puis repartait sans butiner.

- Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Gaspard.

Anna regarda mieux. Le bourdon s'approchait de chaque fleur, l'examinait de très près, puis secouait la tête et s'en allait.

- Il les trie, dit Anna.

Il finit par se poser sur une toute petite fleur de trèfle, pâle et un peu fanée. C'était la seule qu'il acceptait. Il but une goutte de nectar, une seule, puis s'arrêta, comme s'il avait déjà trop pris.

Quand il voulut repartir, il eut du mal à décoller. Ses ailes vibrèrent longtemps avant de le soulever, et il vola très bas et très lentement.

- Il est fatigué, constata Gaspard.

Il réfléchit, et ses yeux s'éclairèrent.

- J'ai une idée. S'il n'a plus la force de voler, je vais voler pour lui. Je suis le vent, c'est mon métier !

- Gaspard, je ne suis pas sûre que...

Mais Gaspard s'était déjà transformé en une brise douce et tiède. Il se glissa sous le bourdon et le souleva tout doucement.

Le bourdon se laissa porter. Il n'avait plus besoin de battre des ailes. Il glissait d'une fleur à l'autre, sans effort, comme une feuille sur l'eau.

- Tu vois ? cria Gaspard. Il va très bien !

Pendant un moment, ce fut vrai. Puis, Anna remarqua que le duvet du bourdon était tout hérissé de froid. Il ne bougeait presque plus.

- Gaspard, il a froid !

- Comment ça, froid ? Je souffle tout tiède !

- Un bourdon se réchauffe en volant ! Basile me l'a appris. Il fait vibrer ses muscles pour avoir chaud. Si tu voles à sa place, il ne se réchauffe plus du tout.



Gaspard ralentit, puis s'arrêta. Le bourdon retomba doucement sur une rose de Noël. Il essaya de s'envoler tout seul. Ses ailes vibrèrent, vibrèrent encore, mais il ne décolla pas.

Gaspard reprit sa forme de chat, tout essoufflé.

- Je voulais l'aider.

- Je sais, mais on ne peut pas voler à sa place. En plus, tu ne peux pas le porter tout l'hiver.

Le bourdon s'était recroquevillé au cœur de la rose. Anna souffla doucement dans ses mains pour les réchauffer, et les approcha de lui, sans le toucher.

Le bourdon ne bougea pas, mais il ne se cacha pas non plus. Il resta là, tout près des mains d'Anna, et elle eut l'impression qu'il avait un peu moins froid.

Autour d'eux, le jardin se couvrit de givre.

Il commença par le bout des feuilles, puis gagna les tiges et les pétales, jusqu'à ce que chaque fleur devienne blanche et brillante, comme en sucre. Le silence se fit, un silence d'hiver, où l'on n'entendait plus que le souffle d'Anna et celui de Gaspard.

Puis, le blanc devint si lumineux qu'Anna dut fermer les yeux.

Quand elle les rouvrit, elle regardait le plafond de sa chambre. La petite lampe était redevenue jaune. Sur la vitre, le givre était toujours là.

Elle avait froid aux mains, comme si elle était restée dehors.

Cette fois, elle n'attendit pas. Elle se leva, traversa le couloir et poussa la porte du salon, où ses parents regardaient un film.

- Maman, Papa... Basile a une liste des choses qu'il n'a pas le droit de manger. Elle grandit tous les jours. Il a eu peur d'un gâteau. Il dit qu'après, il n'arrive plus à penser à autre chose.

Son papa mit le film sur pause.

Sa maman l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre. Puis, elle la prit sur ses genoux, alors qu'Anna était presque trop grande pour ça.

- Tu as eu raison de me le dire. Je vais appeler sa maman demain.

- Elle va croire que je rapporte.

- Non. Elle va savoir que son fils a une amie qui fait attention à lui. Et ça, c'est la bonne façon de faire attention.

- C'est comme quand tu as aidé Malo, lui dit son papa en lui souriant avec fierté.



Le froid

Pendant les vacances, la maman d'Anna appela celle de Basile.

Anna n'entendit pas tout, seulement sa maman dire « je ne veux pas vous inquiéter, mais… », puis « Anna m'a parlé d'une liste », puis un long silence.

Ensuite, sa maman dit « bien sûr » et « je comprends », d'une voix très douce.

Quand elle raccrocha, elle resta un moment assise, le téléphone sur les genoux.

- Elle dit qu'il fait juste attention, expliqua-t-elle. Qu'il est très sérieux. Elle ne savait pas pour la liste. Elle va regarder.

- Elle n'était pas fâchée ?

- Un peu surprise. C'est difficile, d'entendre qu'on n'a pas vu quelque chose.

À la rentrée de janvier, il faisait très froid. La cour était blanche de givre, et les enfants soufflaient de la fumée en parlant, comme de petits dragons.

Basile, lui, avait froid tout le temps. Même dans la classe, près du radiateur.

Il portait deux pulls l'un sur l'autre et gardait son manteau dans la classe, la capuche serrée. Ses mains étaient toutes blanches au bout des doigts. Il les cachait dans ses manches.

Il était fatigué, aussi. Pendant la dictée, il s'arrêtait au milieu d'un mot et regardait la fenêtre. En mathématiques, lui qui calculait toujours plus vite qu'Anna se trompait dans des additions faciles. Quand il se levait trop vite, il devait se tenir à sa table une seconde, les yeux fermés.

Il ne dessinait presque plus. Son carnet restait dans sa poche, mais Anna savait qu'il ne servait plus aux dessins.

Il y avait également autre chose, qu'Anna trouvait encore plus bizarre que le reste.

Les autres avaient arrêté de bourdonner.

Un lundi, au vestiaire, une fille de la classe regarda Basile qui enlevait son manteau.

- Oh, Basile, t'as trop maigri ! C'est trop bien pour toi !

Deux autres hochèrent la tête. Même Maxence ne dit rien. Il haussa juste les épaules, comme si le jeu n'était plus amusant.

Basile sourit. Un tout petit sourire, très fier et très fatigué.

Anna, elle, eut envie de crier que ce n'était pas trop bien, que Basile avait froid, que Basile ne riait plus, et que Basile ne dessinait plus.

Elle serra son écharpe très fort.

En sport, ils faisaient des relais. Quand ce fut le tour de Basile, il partit en courant, puis ralentit au milieu du gymnase. Il s'arrêta, les mains sur les genoux.

Le maître de sport siffla.



- Allez, Basile, on se bouge !

Basile repartit en marchant.

Personne ne se moqua. Dans l'équipe d'Anna, c'est Hugo qui attendait le relais après lui. Quand Basile lui tendit le foulard, Hugo regarda sa main, toute blanche et toute tremblante.

Il ne courut pas tout de suite.

Au vestiaire, Hugo s'approcha d'Anna, l'air gêné.

- Basile, il est malade ou quoi ?

Anna le regarda. C'était la première fois que Hugo lui parlait de lui sans rire.

- Pourquoi tu demandes ça ?

- Sa main. Elle était gelée. Comme ma grand-mère quand elle était à l'hôpital.

Il repartit avant qu'Anna ait pu répondre.

Le soir, Gaspard arriva gris de la tête à la queue, avec une feuille de houx plantée dans le pelage.

- C'est une décoration d'hiver, expliqua-t-il. Elle pique, mais elle est très élégante.

Anna ne rit pas.

Elle lui raconta les deux pulls, les mains blanches, les additions ratées, le relais, et la fille du vestiaire, qui avait dit « c'est trop bien ».

- Avant, ils se moquaient parce qu'il était rond, dit-elle. Maintenant, ils le félicitent parce qu'il ne mange plus. Il est encore plus triste qu'avant.

Gaspard posa sa feuille de houx sur le bureau, très lentement.

- Alors les félicitations, ce n'était pas la bonne réponse non plus.

Anna secoua la tête. Elle ne savait plus quelle était la bonne réponse. Elle savait seulement que toutes celles qu'elle avait entendues jusqu'ici étaient mauvaises.

Ce soir-là, elle mit deux paires de chaussettes pour dormir. Elle ne savait pas très bien pourquoi. Peut-être pour avoir chaud à la place de Basile.

Sa maman vint l'embrasser, éteignit la grande lumière et laissa la petite lampe.

Gaspard défit soigneusement sa feuille de houx de son pelage, la posa sur le bureau comme un objet très précieux, et vint se coucher en travers des pieds d'Anna.

Dehors, il commençait à neiger. Les flocons passaient lentement devant le réverbère, si lentement qu'on aurait dit qu'ils hésitaient à tomber. Anna les regarda longtemps. Elle les compta, puis perdit le compte, puis recommença.





Quelque part entre le vingt-troisième et le vingt-quatrième flocon, le bas du rideau se souleva.

Le vent du rêve entra sans faire de bruit. Il était froid, ce soir, d'un froid propre et silencieux.

Il fit tourner la feuille de houx sur le bureau, glissa sous la porte, revint, puis souffla doucement sur la petite lampe. Sa lumière devint blanche, comme celle de la neige.

Anna ferma les yeux. Elle entendit les flocons se poser, un par un, avec un tout petit bruit de papier.

Quand elle les rouvrit, le jardin s'étendait autour d'eux, tout blanc.

Les fleurs géantes étaient couchées sous la neige, et seules quelques roses de Noël dépassaient encore du tapis blanc.

Anna chercha le bourdon partout.

Elle le trouva au pied d'une rose, dans la neige.

Il avait changé. Son beau duvet noir et doré avait presque disparu : il n'en restait que quelques touffes, çà et là. On voyait ses ailes, toutes fines, et ses petites pattes repliées. Il tremblait sans s'arrêter.

Tout près, deux guêpes passaient. Elles ralentirent pour le regarder.

- Oh, regarde ! Il est presque comme nous, maintenant.

- C'est bien, le bourdon ! Continue !

Elles repartirent en sifflant. Le bourdon essaya de se redresser pour les suivre, fit vibrer ses ailes, et retomba dans la neige.

Gaspard avait les oreilles toutes plates.

- Il a perdu ses poils, souffla-t-il. Comme un chat à qui on aurait… Non. Je ne veux pas imaginer ça.

Il se redressa d'un coup.

- J'ai une idée. Je vais souffler du vent chaud. Très chaud. Comme un sèche-cheveux.

Anna ne dit rien. Elle avait envie qu'il essaie, cette fois.

Gaspard se transforma en une brise brûlante comme un été. La neige fondit autour de la rose. L'herbe réapparut, toute verte. Une goutte d'eau tomba d'une feuille et fit *plic* sur le nez d'Anna.

Le bourdon cessa de trembler un instant.

Puis, dès que Gaspard s'arrêta pour reprendre son souffle, il se remit à grelotter, exactement comme avant.

Gaspard souffla encore. Le bourdon s'arrêta de trembler. Gaspard s'arrêta. Le bourdon grelotta.

Au bout d'un moment, le chat reprit sa forme, épuisé, et s'assit dans l'herbe mouillée.

- Je peux le réchauffer de dehors, dit-il tout bas. Mais le vrai froid vient de dedans.

Anna s'agenouilla à côté du bourdon.

Elle pensa au nectar qu'il ne buvait plus, au duvet qui partait, aux muscles qui ne chauffaient plus.

Elle pensa à la main de Basile, gelée comme celle de la grand-mère de Hugo à l'hôpital.

Elle comprit alors quelque chose qu'elle n'avait pas encore réussi à penser jusqu'au bout.

- Ce n'est plus Basile qui décide, Gaspard. Au début, il faisait attention. Maintenant, il est malade.

Gaspard la regarda avec ses grands yeux jaune-vert.

- Et quand quelqu'un est malade…

- … il faut une grande personne qui sait soigner, termina Anna. Comme pour l'hirondelle de Malo, autrefois.

Anna ramassa une feuille de rose de Noël tombée dans la neige et la posa au-dessus du bourdon, comme un petit toit. Ce n'était pas grand-chose, mais la neige, au moins, ne tomberait plus sur lui.

Elle aurait voulu rester. Pourtant, la neige se remit à tomber, très doucement, et cette fois les flocons étaient si gros et si légers qu'ils effaçaient tout : les roses, les tiges, le petit toit, et même Gaspard, qui ne fut bientôt plus que deux yeux jaune-vert dans le blanc.

Puis, ses yeux se fermèrent, et le blanc devint le plafond de sa chambre.

Anna était à nouveau dans son lit, avec ses deux paires de chaussettes. Elle avait quand même froid.



Elle resta longtemps les yeux ouverts. Elle avait déjà parlé à sa maman. Sa maman avait parlé à la maman de Basile. Rien n'avait changé, à part le froid.

- Si la première personne ne suffit pas, chuchota-t-elle, on le dit à une autre.

Gaspard, au pied du lit, ouvrit un œil.

- Qui ça ?

- Madame Roussel. Ma maîtresse saura quoi faire.



Ce qui pèse trop lourd

Le lendemain, à la fin de la classe, Anna rangea ses affaires très lentement. Elle attendit que tout le monde soit sorti.

Madame Roussel effaçait le tableau.

- Tu as oublié quelque chose, Anna ?

- Non, répondit-elle. Je voudrais vous dire un truc.

La maîtresse posa son éponge. Elle tira deux chaises, s'assit sur l'une, et fit signe à Anna de s'asseoir sur l'autre.

Anna avait préparé sa phrase toute la journée. Au moment de la dire, elle l'oublia en quelques secondes. Alors, elle commença par le début.

Elle raconta le sport en septembre, et les *bzzzz*. La cour, le muret, l'essaim qui partait de partout quand Basile entrait. La tartine dans le cartable, le dessert donné et le pain dans la serviette.

Elle parla aussi du carnet avec les deux colonnes. Le gâteau de Noël. Les deux pulls, les mains blanches, le relais. Et la fille du vestiaire qui avait dit « c'est trop bien ».

Madame Roussel écouta jusqu'au bout. Elle ne l'interrompit pas une seule fois. Elle avait l'air de plus en plus grave.

- Je l'ai déjà dit à ma maman, ajouta Anna. Elle a appelé sa maman, mais il a toujours froid.

La maîtresse resta silencieuse un moment, puis lui fit un sourire reconnaissant.

- Merci, Anna. Tu as très bien fait de venir me voir. Ta maman aussi a bien fait de téléphoner à la sienne.

- Ce n'est pas rapporter ?

- Non. Rapporter, c'est quand on veut qu'un camarade se fasse gronder. Toi, tu veux qu'il aille mieux. Ce n'est pas du tout la même chose.

Elle soupira.

- Les bourdonnements, je les avais entendus une ou deux fois. J'ai cru que c'était un jeu. Je n'avais pas compris ce que c'était vraiment.

- Ce n'était pas un jeu pour Basile.

- Non. Quand on se moque de quelqu'un tous les jours, ce n'est pas un jeu. Ça s'appelle du harcèlement. C'est grave, et c'est aux adultes de l'arrêter. Pas à toi.

Elle prit une feuille et écrivit quelque chose.

- Je vais en parler dès ce soir avec la directrice et avec l'infirmière. Nous allons rencontrer les parents de Basile très vite. Pour les moqueries et pour le reste. Toi, tu as fait ta part. Tu peux te reposer, maintenant.

Anna sortit de l'école avec l'impression d'avoir laissé un cartable très lourd sur la chaise.

Ce soir-là, elle raconta tout à ses parents pendant le dîner. Sa maman posa sa fourchette et l'écouta sans rien dire.



Son papa, lui, se leva pour aller chercher le pain, et Anna vit qu'il restait un long moment devant le placard, le dos tourné, avant de revenir.

- Tu as fait ce qu'il fallait, dit-il simplement en se rasseyant.

Anna vit cependant qu'il avait les yeux rouges.

Le rendez-vous avec les parents de Basile fut fixé au vendredi.

Le lundi et le mardi passèrent lentement. Anna avait l'impression que tout le monde savait.

Madame Roussel faisait la classe comme d'habitude, mais Anna la vit plusieurs fois regarder Basile pendant qu'il travaillait, longtemps, avec un air inquiet.

À la cantine, une surveillante vint s'asseoir à la table de Basile « par hasard ».

Basile, lui, ne remarquait rien. Il gardait son manteau, sa capuche, ses mains dans ses manches. Il parlait peu.

Le mardi, en sortant de l'école, il dit à Anna qu'il était très fatigué et qu'il avait hâte d'être au week-end.

- C'est bientôt, dit Anna.

- C'est loin, répondit Basile.

Il partit vers la voiture de sa maman en marchant très lentement, comme quelqu'un qui porte un sac beaucoup trop lourd.

Le jeudi matin, à la récré, Basile se leva de son muret.

Il fit trois pas dans la cour. Puis, il s'arrêta, et Anna le vit devenir tout gris, comme une photo qu'on aurait laissée au soleil.

Il essaya de se rattraper au poteau du préau, et tomba doucement par terre.

Il y eut un grand silence dans la cour, puis tout le monde cria en même temps.

Anna courut. Hugo aussi. Ils arrivèrent en même temps que la surveillante.

Basile avait déjà rouvert les yeux. Il était très pâle et ne comprenait pas pourquoi il était allongé.

- J'ai juste eu la tête qui tourne, dit-il. Ça va.

Ce n'était pas vrai. La surveillante l'emmena à l'infirmerie, l'infirmière appela ses parents, et ses parents l'emmenèrent chez le médecin.

Le soir, la maman d'Anna reçut un message. Elle le lut deux fois, puis elle vint s'asseoir sur le lit d'Anna.

- Basile est à l'hôpital, ma chérie.

Anna sentit son dos devenir glacé.

- Il va mourir ?

- Non. Il est juste très fatigué. Son corps n'a pas eu assez d'énergie depuis trop longtemps, et son cœur s'est fatigué aussi. Les médecins veulent le garder quelques jours pour bien s'occuper de lui. Là-bas, il y a des gens dont c'est le métier de soigner les enfants qui sont malades comme lui.

- Malades comme lui ?

- Oui. Ce qu'a Basile, c'est une maladie. Elle se cache derrière l'envie de « bien faire ». On dit qu'on fait attention, puis les règles deviennent de plus en plus sévères. Un jour, on ne peut plus s'arrêter tout seul.

Anna se mit à pleurer.

- J'aurais dû le dire plus tôt. Je suis restée sur le terrain de foot à le regarder pendant des semaines alors que j'aurais pu dire à quelqu'un qu'il n'allait pas bien.

Sa maman la prit dans ses bras.

- Tu l'as dit. Tu me l'as dit, puis à ta maîtresse. Tu as continué jusqu'à ce qu'on t'entende vraiment, ce qui est très courageux.

Elle lui caressa les cheveux.

- Beaucoup d'adultes n'ont rien vu, ou ont vu sans comprendre, moi la première. Ce n'est pas à une petite fille de porter ça toute seule, mais tu l'as fait quand même. Je suis très fière de toi.

Elle l'embrassa sur le front et lui dit d'essayer de dormir.

Ce soir-là, Gaspard n'apporta rien. Ni gland, ni feuille, ni décoration d'hiver. Il sauta sur le lit et se coucha contre Anna, comme il l'avait fait autrefois, le soir où Malo avait confié son secret.

- Basile est à l'hôpital, dit Anna.

- Je sais, dit Gaspard. Le vent passe partout. Je suis allé devant sa fenêtre.

- Il va comment ?

- Il dormait. Il y avait une couverture jaune sur lui, qui semblait très très chaude. Il y avait aussi une infirmière qui chantait faux à côté de lui. Presque aussi faux que ta maman.

Anna eut un petit rire mouillé.

Elle se tourna sur le côté et passa un bras autour de Gaspard. Il se laissa faire, ce qui était rare. D'habitude, il disait que les câlins froissaient son pelage.

Sa maman revint une dernière fois, sans bruit, pour vérifier qu'elle dormait. Anna fit semblant. Elle sentit la porte s'entrouvrir, la lumière du couloir se poser sur le lit, puis s'en aller.

Elle ne dormait pas. Elle pensait à la couverture jaune, à l'infirmière qui chantait faux, à Basile tout seul dans un lit qui n'était pas le sien.

Elle se demandait s'il avait peur. S'il avait encore froid. S'il savait qu'elle pensait à lui.

Gaspard ronronnait plus lentement que d'habitude, comme pour lui montrer comment on respire quand on veut s'endormir. Sans s'en rendre compte, Anna se mit à respirer au même rythme.

Dedans. Dehors. Dedans. Dehors.

Le bas du rideau se souleva à peine.

Le vent du rêve entra très doucement, comme s'il avait peur de réveiller quelqu'un. Il ne fit rien tourner, ce soir. Il ne joua avec rien. Il passa seulement sur le front d'Anna, léger et tiède, comme une main qui vérifie si on a de la fièvre.

Anna ferma les yeux pour de bon.

Dans le jardin, il neigeait toujours. Anna courut jusqu'à la rose de Noël. Le bourdon n'y était plus.

- Il est parti ! Gaspard, il est parti !

- Regarde mieux, dit Gaspard.

Au bout du jardin, au creux d'un vieux mur couvert de mousse, il y avait une ruche.

Des abeilles allaient et venaient à l'entrée. Elles volaient lentement, prudemment, et Anna vit que deux d'entre elles portaient quelque chose de rond et noir entre leurs pattes, avec beaucoup de précautions.

Le bourdon.

Les abeilles le firent entrer dans la ruche.

Anna et Gaspard s'approchèrent de l'entrée. À l'intérieur, il faisait chaud. On sentait la cire et le miel. Les abeilles s'étaient serrées tout autour du bourdon, toutes ensemble, et faisaient vibrer leurs ailes pour le réchauffer.

Une autre lui tendait une minuscule goutte de nectar, au bout de sa langue. Une seule goutte.

Puis, elle attendit. Le bourdon hésita très longtemps, mais but la goutte quand même.

- J'ai une idée, chuchota Gaspard. Je vais entrer pour l'aider.

- Gaspard, tu es un chat. C'est une ruche.

Mais Gaspard avait déjà passé la tête dans l'entrée, puis une patte, puis il resta coincé, les moustaches écrasées, l'arrière-train dehors et la queue qui s'agitait dans la neige.

Trois abeilles sortirent par le côté, très polies mais très fermes, et le poussèrent dehors.

Gaspard tomba sur le derrière.

- Elles ne m'ont pas laissé entrer, dit-il, vexé.

Anna s'assit à côté de lui dans la neige.

- C'est normal. C'est leur métier, pas le nôtre. Elles savent comment faire.

Gaspard regarda l'entrée de la ruche, toute dorée de chaleur.

- Alors nous, on fait quoi ?

Anna réfléchit.

- On reste devant la porte. Comme ça, quand il sortira, il saura qu'on l'a attendu.

Ils restèrent assis devant la ruche, côte à côte.

La neige tombait autour d'eux sans les toucher, comme si la chaleur de la ruche les protégeait aussi un peu. De temps en temps, une abeille sortait, les regardait, puis rentrait.

Gaspard finit par s'endormir contre la jambe d'Anna, en ronflant tout bas.

Peu à peu, la lumière dorée de la ruche grandit. Elle déborda de l'entrée, glissa sur la neige, et la neige se mit à briller, de plus en plus fort, jusqu'à ne plus être de la neige du tout, mais la lumière du matin qui passait sous le rideau.

Anna se réveilla. Son bras était toujours autour de Gaspard. Il ronflait toujours.

Le lendemain, à l'école, Anna dessina un chat pour Basile.

Elle n'était pas très douée pour le dessin, alors il avait l'air d'une pomme de terre avec des moustaches. Elle le dessina tout rond, avec beaucoup de poils pour avoir bien chaud.

En dessous, elle écrivit : *On t'attend et on pense à toi.*

Sa maman le mit dans une enveloppe pour l'hôpital.



La chaise vide

Pendant que Basile était à l'hôpital, la directrice vint dans la classe.

Elle s'assit sur le bureau de Madame Roussel, ce qui n'arrivait jamais, et resta un long moment sans rien dire. Tout le monde se tut.

- Basile est malade, dit-elle enfin. Les médecins le soignent et il va revenir.

La classe resta silencieuse. La directrice parla plus fort.

- Mais je ne suis pas venue pour vous parler de sa maladie. Ça, c'est lui et sa famille que ça regarde. Je suis venue vous parler de ce qui se passe dans la cour depuis septembre.

Elle parla des *bzzzz*. Du surnom. De l'essaim.

Maxence leva la main.

- C'était pour rire. On n'a rien fait, on a juste bourdonné.

- Est-ce que Basile riait ? demanda la directrice.

Maxence ouvrit la bouche, puis la referma.

- Une moquerie, c'est comme une goutte d'eau, continua-t-elle. Une seule, ça ne fait pas grand-chose, mais quand elle tombe tous les jours, au même endroit, elle peut faire un océan.

Elle regarda tous les élèves un par un.

- Quand on se moque de quelqu'un tous les jours, et que les autres rient ou regardent sans rien dire, ça s'appelle du harcèlement. Dans cette école, ça s'arrête aujourd'hui.

Maxence ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais la directrice l'interrompit.

- J'ai dit que ça s'arrêtait aujourd'hui. Il n'y a pas à discuter.

Elle expliqua ensuite que les parents de certains élèves allaient être reçus. Elle expliqua aussi que ceux qui avaient vu, et ceux qui avaient ri sans vraiment le vouloir, avaient joué un rôle, eux aussi, et que ce serait bien qu'ils réfléchissent à cela.

Anna regarda Hugo, deux rangs devant. Il avait les oreilles toutes rouges et fixait sa trousse comme si elle allait s'envoler.

À la récré, il ne rejoignit pas Maxence et les autres. Il traversa la cour et s'arrêta devant Anna, sur le muret.

- C'est à cause de nous, qu'il est à l'hôpital ?

Anna réfléchit avant de répondre. Elle voulait dire quelque chose de vrai.

- Je ne sais pas. Il est malade, et une maladie, ça vient de plein de choses. Mais les moqueries lui ont fait très mal. Il a commencé à moins manger juste après.



Hugo baissa la tête.

- Moi, je bourdonnais pas. Enfin, presque pas. Je riais.

- Pourquoi tu riais ?

Hugo mit longtemps à répondre.

- Parce que si je riais pas, c'est de moi qu'ils se seraient moqués.

Anna repensa au terrain de foot, et à Ines qui lui avait chuchoté : « Si tu vas avec lui, ils vont bourdonner pour toi aussi ».

- Moi aussi, j'avais peur, dit-elle. Je suis restée longtemps sans rien faire.

Hugo la regarda, étonné.

- Mais après, t'es venue.

- Oui. Après, je suis venue.

Ils restèrent assis sur le muret jusqu'à la sonnerie. Au loin, Maxence les regardait, sans comprendre ce qui se passait.

Pendant dix jours, la chaise de Basile resta vide à côté d'Anna. Au début, personne n'osait poser ses affaires dessus.

Un matin, Madame Roussel proposa d'y mettre une grande carte, que chacun pourrait remplir pendant la semaine.

Certains dessinèrent des fleurs. D'autres écrivirent « reviens vite », avec des points d'exclamation partout.

Hugo resta longtemps devant la carte, le feutre à la main. Finalement, il dessina une fourmi, et écrivit à côté : *elle a pas d'oreilles, c'est vrai, j'ai vérifié*.

Maxence ne signa pas.



Le lundi de son retour, Basile arriva un peu en retard, accompagné de sa maman. Elle parla un moment avec Madame Roussel dans le couloir, à voix basse.

Basile attendait à côté, son cartable sur le dos, et regardait la porte de la classe avec inquiétude.

Quand il entra, la classe se tut, puis Madame Roussel dit simplement « Bonjour, Basile, on est contents de te revoir », et reprit la leçon de conjugaison exactement là où elle l'avait laissée.

Tout le monde se remit à conjuguer.

Anna vit les épaules de Basile redescendre d'un coup.

Il s'assit à côté d'elle. Il trouva la carte sur sa table, la regarda longtemps, et s'arrêta sur la fourmi.

Il avait l'air d'un Basile qui aurait beaucoup dormi.

Il expliqua à Anna, un jour, au fond de la cour, comment ça se passait maintenant.

Il allait voir un médecin tous les quinze jours, et une dame, le jeudi, qui l'aidait à « remanger ». Il lui avait donné son carnet de listes. Elle l'avait gardé dans un tiroir.

- Elle dit qu'il n'y a pas d'aliments interdits. Qu'il n'y a pas de bons et de mauvais. Qu'il y a des aliments, et c'est tout, et que mon corps a besoin de tout.

- Tu la crois ? demanda Anna.

Basile haussa les épaules.

- Ma tête la croit, mais la liste, elle est toujours dedans. Elle parle moins fort qu'avant, mais elle dit encore des choses quand je mange.

À la cantine, il mangeait à une table un peu à l'écart, avec Madame Fatou pas très loin.

Elle ne lui disait plus « c'est très bien de faire attention ». Elle ne lui disait rien sur son assiette. Elle lui parlait de son chat, de la pluie et des insectes de son jardin.

Basile mettait très longtemps à manger. Certains jours, il s'arrêtait au milieu et regardait son assiette sans bouger, les yeux brillants. Alors, Madame Fatou s'asseyait à côté de lui, sans rien dire, et attendait.

Un jour, il y eut une part de tarte aux pommes au dessert.

Basile la regarda très, très longtemps. Puis, il en mangea un morceau. Un tout petit morceau. Il posa sa fourchette, ferma les yeux, et respira lentement, comme la dame du jeudi lui avait appris. Il ne finit pas la tarte, mais ne s'enfuit pas de la cantine non plus.

Anna, qui le regardait depuis l'autre bout de la cantine, eut envie d'applaudir. Elle ne le fit pas, mais un grand sourire était apparu sur son visage.

Un soir, la maman de Basile attendait à la grille. Elle s'approcha de la maman d'Anna.

- Je voulais vous remercier. Pour votre appel, en décembre.

- Je n'ai pas fait grand-chose.

- Vous avez dit ce que je ne voulais pas entendre. Je le félicitais, vous savez. Tous les soirs. Je croyais l'aider. Le médecin m'a expliqué que chaque compliment renforçait un peu plus la maladie.

Elle regarda Basile, qui montrait une coccinelle à Anna sur le muret.

- Maintenant, on mange ensemble, tous les trois. On ne parle plus de ce qui est bon ou pas bon pour la santé. On parle de ce qui est bon tout court. Son père a ressorti son livre de cuisine.

Ce soir-là, Gaspard arriva roux, presque orange, avec une énorme châtaigne grillée.

- Je l'ai volée à un marchand de marrons, avoua-t-il. Enfin, empruntée, quand un courant d'air l'a fait tomber...





Il la mangea avec un plaisir évident, et Anna, pour la première fois depuis longtemps, trouva ça beau à regarder.

- Il a mangé un morceau de tarte, aujourd'hui, dit-elle.

Gaspard s'arrêta de mâcher.

- Un morceau entier ?

- Un petit morceau.

- C'est énorme quand même, dit Gaspard très sérieusement. Un petit morceau, quand on a peur, c'est très grand pour celui qui le mange.

Il finit sa châtaigne jusqu'à la dernière miette, puis s'étira de tout son long sur le tapis, les pattes en avant, en bâillant si grand qu'on voyait toutes ses dents.

Par la fenêtre entrouverte, on entendait la pluie. Ce n'était plus celle, froide et triste, de l'hiver, mais une pluie fine et douce, qui sentait la terre mouillée.

Un merle chantait encore, très tard, sur l'antenne du voisin, comme s'il n'arrivait pas à croire que les jours rallongeaient.

Anna se coucha sans qu'on ait besoin de le lui dire. Pour la première fois depuis des semaines, elle n'avait presque pas de boule dans le ventre. Il en restait une toute petite, peut-être, grosse comme un noyau de cerise, mais elle pouvait dormir avec.

Gaspard sauta sur le lit et s'installa sur l'oreiller, juste à côté de sa tête. Anna ne lui demanda pas de descendre.

Le bas du rideau se souleva.

Le vent du rêve entra en sentant la châtaigne grillée et la pluie de printemps. Il tourna autour de la petite lampe, et sa lumière devint verte et dorée, comme le soleil à travers les feuilles neuves.

Anna ferma les yeux. Elle entendit, tout près, un bruit d'eau qui coule : la neige fondait.

Dans le jardin, des crocus violets perçaient çà et là.

Le bourdon était sorti de la ruche. Il était posé sur un crocus, et Anna vit que son duvet repoussait. Pas partout, mais elle voyait de petites touffes revenir, noires et dorées, comme de la mousse sur une pierre.

Il butinait. Lentement. Une gorgée à la fois. Parfois, il reculait, regardait la fleur d'un air inquiet, puis revenait vers elle.

Il s'envola jusqu'au crocus suivant. Il vola bas et pas très loin, mais il vola.

Un sifflement traversa le jardin. Les guêpes arrivaient.

Gaspard se hérissa tout entier.

- Ah non ! Pas cette fois ! J'ai une idée, je vais…

- Attends, dit Anna en posant la main sur son dos. Regarde.

Les guêpes passaient au-dessus du bourdon en sifflant, mais l'une d'elles ralentit. Elle s'arrêta au milieu de l'air, hésita, puis descendit se poser sur le crocus voisin.

Elle replia ses ailes et regarda le bourdon.

Le bourdon se fit tout petit.

- Je suis pas venue piquer, dit la guêpe d'une petite voix. Je voulais te dire que… que je suis désolée. Pour avant.

Le bourdon ne répondit pas tout de suite. Il la regarda longtemps avec ses gros yeux noirs.

- D'accord, dit-il enfin.

Ce n'était pas « je te pardonne ». Ce n'était pas « on est amis ». C'était « d'accord ». Anna trouva que c'était déjà beaucoup.

Les autres guêpes, plus haut, tournaient en sifflant.

- Qu'est-ce que tu fais ? T'es copine avec le gros bourdon, maintenant ?

La guêpe ne leva pas la tête et ne leur répondit pas. Elle resta sur son crocus, à côté du bourdon, et regarda la neige fondre.

Au bout d'un moment, les autres guêpes se lassèrent et s'en allèrent.

Gaspard avait toujours le poil un peu dressé.

- J'allais souffler, avoua-t-il.

- Je sais.

- Je ne l'ai pas fait.

- Non. Tu as attendu. C'était une bonne idée.

Gaspard réfléchit à cette nouvelle forme d'idée, qui consistait à ne rien faire. Elle ne lui plaisait pas beaucoup, mais il devait reconnaître qu'elle marchait.

Le bourdon et la guêpe restèrent côte à côte sur leurs crocus, sans se parler, jusqu'à ce que le soleil du rêve devienne orange.

Puis, la guêpe s'envola, seule, d'un vol hésitant, vers l'autre bout du jardin. Les autres guêpes ne l'attendaient pas.

Le bourdon la regarda partir. Ensuite, il plongea la tête dans son crocus, et but une gorgée de nectar.

Le jardin s'endormit autour d'eux. Les crocus se refermèrent comme de petites lampes qu'on éteint. L'eau de la neige fondue continuait de couler quelque part, et ce bruit-là resta avec Anna pendant qu'elle remontait, doucement, vers sa chambre.

Quand elle se réveilla, il pleuvait encore. Gaspard dormait sur l'oreiller, une patte posée sur sa joue.

Le lendemain, Hugo traversa la cour. Il s'arrêta devant le muret où Basile et Anna étaient assis. Il avait les mains dans les poches et regardait ses chaussures.

- Basile. Je voulais te dire. Je riais, avant. Quand ils faisaient les bourdons. C'était nul. Je suis désolé.

Basile le regarda longtemps.

- D'accord, dit-il.

Hugo hocha la tête. Il ne repartit pas vers Maxence. Il s'assit au bout du muret, un peu à l'écart, et sortit une bille de sa poche.

De l'autre côté de la cour, quelqu'un bourdonna, tout doucement, en regardant Hugo.

Hugo ne tourna pas la tête.

Un courant d'air fit tomber celui qui avait bourdonné. Anna sourit en pensant que Gaspard, ce soir, mentirait mal en disant qu'il n'y était pour rien.



Le premier vol

Au mois d'avril, Madame Roussel demanda à chacun de préparer un exposé sur l'animal de son choix.

Ines choisit les dauphins. Maxence choisit les requins. Hugo choisit les fourmis, parce que Basile lui avait dit qu'elles n'avaient pas d'oreilles et que cela le fascinait.

Basile choisit les bourdons.

Quand Anna l'apprit, elle eut peur pour lui. Elle imagina la classe, le mot « bourdon » au tableau, et les *bzzzz* qui recommençaient.

- Tu es sûr ? demanda-t-elle.

- J'en ai parlé avec la dame du jeudi, dit Basile. Elle m'a demandé si je voulais que ce mot reste à eux, ou s'il redevenait à moi.

Il haussa les épaules, mais ses yeux brillaient.

- C'est mon insecte préféré depuis que j'ai quatre ans. Ils me l'ont pris pendant tout l'hiver. Maintenant, je le reprends.

Le jour de l'exposé, Basile se plaça devant le tableau. Il avait dessiné une grande affiche, avec un bourdon énorme, rond, duveteux, doré et noir, dessiné poil par poil.

Il tenait ses fiches à deux mains. Elles tremblaient un peu.

- Le bourdon terrestre s'appelle *Bombus terrestris*, commença-t-il.

Au fond de la classe, quelqu'un fit un tout petit *bzz*.

C'était Maxence, mais personne ne rit. Personne ne se retourna. Hugo, au deuxième rang, regarda droit devant lui, vers Basile.

Le *bzz* s'arrêta tout seul, comme une mouche qui se cogne à une vitre.

Basile prit une grande inspiration et continua.

- Le bourdon est rond et couvert de poils. Pendant longtemps, des gens ont dit qu'il était trop gros pour voler, mais c'est faux. Il vole très bien. Son duvet le protège du froid, comme un manteau. Pour voler, il fait vibrer ses muscles très fort, et ça lui tient chaud.

Il montra un endroit sur son affiche.

- C'est pour ça que le bourdon peut sortir quand il fait froid, au début du printemps, quand les autres insectes restent cachés. C'est souvent le premier à butiner les fleurs. C'est surtout grâce à lui qu'il y a des fruits.

Il s'arrêta, regarda ses fiches, puis les baissa.

- Mais pour faire vibrer ses muscles, le bourdon a besoin de beaucoup d'énergie. Il doit butiner souvent. S'il ne mange pas assez, il a froid et il ne peut plus voler.

Il y eut un silence dans la classe. Anna sentit sa gorge se serrer.





Basile releva la tête.

- Le bourdon n'est pas trop gros. Il est exactement comme il faut pour être un bourdon.

Madame Roussel fut la première à applaudir. Hugo applaudit très fort, puis toute la classe applaudit.

Enfin, presque toute : Maxence regardait sa table, les bras croisés. Il n'avait pas encore compris. Personne ne savait s'il comprendrait un jour. Aujourd'hui, en tout cas, c'était lui qui se sentait seul.

Au mois de mai, Basile fêta son anniversaire.

Il invita Anna et Hugo à goûter chez lui. Son papa avait fait un gâteau aux fraises, avec de la crème et des fraises coupées en forme de cœur, en suivant un vieux livre de cuisine plein de taches.

Quand le papa posa la part devant Basile, Anna retint son souffle.

Basile regarda la part et se tut une seconde. On voyait qu'il pensait à quelque chose, situé très loin dans son esprit.

Puis, il prit sa fourchette.

Il mangea doucement, en parlant de fourmis avec Hugo. À un moment, il s'arrêta, ferma les yeux, respira, puis finit sa part en riant d'une blague de Hugo qui n'était pas très drôle.

Sa maman, dans l'entrée de la cuisine, s'essuya les yeux avec un torchon, en faisant semblant d'avoir reçu une poussière.

Plus tard, dans sa chambre, Basile montra à Anna un nouveau carnet. Il était plein de dessins.

Des scarabées, des papillons, des coccinelles et des abeilles. Il n'y avait plus aucune liste.

- Elle revient des fois, la liste, dit-il. Dans ma tête. Quand je suis fatigué ou quand quelqu'un dit un truc sur le poids. La dame du jeudi dit que c'est normal et que ça peut prendre longtemps.

Il sourit doucement.

- Mais elle parle tout bas, maintenant, et je ne l'écris plus.

Il arracha une page du carnet et la donna à Anna.

C'était un bourdon, rond et doré, qui volait au-dessus d'une ruche. Près de la ruche, il y avait une fille aux cheveux longs assise dans l'herbe. Et sur le mur, à côté d'elle, un petit chat gris.

- Le chat, c'est qui ? demanda Anna, le cœur battant.

- Je sais pas, dit Basile. À l'hôpital, je le voyais parfois sur le rebord de la fenêtre, le soir. Les infirmières disaient qu'il n'y avait pas de chat. Mais moi, je l'ai vu.

Anna ne dit rien. Elle plia le dessin en quatre et le glissa dans sa poche, tout contre elle.

Le soir, elle le posa sur le rebord de sa fenêtre, à côté de la craie de Zoé, du bracelet de Lina et de la petite plume sombre. Puis, après réflexion, elle le déplaça sur son bureau, bien à plat, pour qu'il ne s'envole pas.

Gaspard le regarda très longtemps.

- Il m'a dessiné, dit-il enfin d'une voix émue.

- Tu allais le voir, à l'hôpital ?

- Un peu. Le soir. Je soufflais dans sa couverture jaune pour qu'elle soit plus chaude.

Il renifla.

- Il m'a dessiné avec une queue de la bonne taille. C'est très rare.

Anna rit. Elle passa la main sur le dos de Gaspard, qui ferma les yeux de plaisir.

Il faisait doux, ce soir-là. La fenêtre était restée ouverte, et l'air de la chambre sentait le jardin du voisin, l'herbe coupée de l'après-midi et un peu le gâteau aux fraises, qu'Anna avait encore sur les doigts.

Le ciel n'était pas tout à fait noir. Il restait une bande de lumière rose derrière les toits, comme si la journée n'arrivait pas à se décider à partir.

Sa maman passa dire bonne nuit. Elle remarqua le dessin sur le bureau et le regarda un moment.

- C'est Basile qui l'a fait ? Il est très beau. Il y a même un chat.

- Oui, dit Anna. Il y a même un chat. Je le trouve très beau d'ailleurs.

Gaspard, sur le lit, se redressa fièrement et gonfla sa queue.

La grande lumière s'éteignit. La petite lampe resta allumée.

Anna s'allongea sur le dos, les bras au-dessus de la couverture parce qu'il faisait trop chaud pour les mettre dessous.

Elle écouta les bruits de mai : un scooter au loin, des voisins qui dînaient dans leur jardin, et, tout près de la fenêtre, un dernier bourdonnement qui rentrait se coucher.

Le bas du rideau se souleva.

Le vent du rêve entra, chaud et parfumé, en dansant presque. Il fit voler le coin du dessin de Basile, sans l'emporter, puis tourna autour de la lampe, dont la lumière devint dorée comme du pollen.

Anna ferma les yeux en souriant.

Quand elle les rouvrit, le jardin s'ouvrait en grand autour d'elle.

C'était le printemps, enfin.

Les fleurs géantes avaient toutes refleuri : les coquelicots-parasols, les tournesols-maisons, la lavande au-dessus des nuages, et des fleurs de fraisiers blanches comme des étoiles.

Le bourdon volait.

Il était rond, tout rond, couvert d'un duvet épais, noir et doré, qui brillait au soleil. Il passait d'une fleur à l'autre, plongeait la tête dans les corolles, ressortait couvert de pollen, et repartait avec un bourdonnement grave et content.

Il monta plus haut que les coquelicots. Plus haut que les tournesols. Jusqu'en haut des tiges de lavande, là où elles touchaient les nuages.



Tout en bas, les guêpes tournaient en sifflant. Elles semblaient toutes petites, vues d'ici. Une seule était posée un peu à l'écart, sur une fleur de fraisier, et regardait le bourdon monter.

Gaspard se dressa sur ses pattes arrière.

- J'ai une idée. Je fais la course avec lui !

Il se transforma en une petite brise joyeuse et fila vers le ciel. Il tourna autour du bourdon, le dépassa et revint. Le bourdon fit un looping, puis un deuxième, et passa devant lui.

- Il triche ! cria Gaspard. Il est trop rapide pour un insecte aussi rond !

Le bourdon redescendit en piqué, frôla le museau de Gaspard redevenu chat, et y laissa au passage une grosse tache de pollen doré.

Gaspard éternua trois fois.

Le bourdon repartit dans le ciel avec un bourdonnement qui ressemblait beaucoup à un éclat de rire.

- Il m'a mis du pollen sur la truffe, constata Gaspard, très digne, le museau tout jaune.

- Oui, dit Anna entre deux rires.

- Je crois que c'est la meilleure nouvelle de l'année.

Ils restèrent longtemps allongés dans l'herbe chaude, Gaspard et elle, à regarder le bourdon tracer des boucles dans le ciel.

Parfois, il disparaissait derrière une fleur, et Anna retenait son souffle. Puis, il réapparaissait, toujours plus haut, toujours aussi rond.

Le soleil du rêve tourna lentement au-dessus des fleurs. Les ombres des tournesols s'allongèrent sur l'herbe, puis se raccourcirent, et Anna comprit que ce n'était plus le soir qui venait, mais le matin.

La lumière devenait blanche et neuve. Les oiseaux du jardin se mirent à chanter, puis ce fut un oiseau de la rue, un vrai, sur l'antenne du voisin.

Anna se réveilla avec le soleil. Gaspard dormait au pied du lit. Il était tout roux dans la lumière du matin, et il avait encore un peu de jaune au bout de la truffe.

Anna alla à la fenêtre et l'ouvrit en grand. L'air sentait l'herbe coupée. Dans les rosiers du voisin, un gros bourdon butinait, rond et doré, sans se presser.

Elle le regarda longtemps.

Elle savait que tout n'était pas fini. Basile aurait encore des jours où la liste parlerait fort, des repas difficiles, peut-être des moqueries, ailleurs, plus tard.

Mais elle savait maintenant deux choses importantes : quand on se moque de quelqu'un pour son corps, c'est quelque chose de grave ; quand un ami n'arrive plus à voler, on ne vole pas à sa place : on reste devant la porte, et on va chercher ceux qui savent soigner.



Le carnet de Basile

Le carnet de Basile



Ce carnet est né un mercredi après-midi, chez Basile, grâce à Hugo.

Depuis l'exposé, il n'arrêtait plus de penser aux animaux. Il disait qu'il avait cru pendant des années qu'un bourdon était trop gros pour voler, mais qu'il avait changé d'avis quand Basile avait expliqué les choses au tableau.

Alors, il a fini par demander :

- Et les autres animaux, alors ?

Basile a sorti son nouveau carnet, celui où il n'y a plus aucune liste. Il a réfléchi un moment, puis il a dit que dans la nature, il y avait plein de corps différents.

Des ronds, des fins, des longs et des plats, mais aussi des poilus et des mous !

Il a expliqué que chaque corps était parfait pour la vie de celui qui l'habite, et qu'il n'en connaissait pas un seul qui soit raté.

Anna a pris une feuille et a écrit ce qu'il racontait.

Ils ont commencé par l'araignée, parce qu'Anna la trouvait affreuse, et ils sont allés jusqu'au bout de l'alphabet. Ça leur a pris tout l'après-midi, plus deux ou trois récréations.

Basile racontait et dessinait. Anna écrivait, et Hugo vérifiait tout, parce que depuis l'histoire du bourdon, il voulait être sûr que plus aucun enfant ne croirait des bêtises. Gaspard, lui, surveillait que tous les animaux aient une queue de la bonne taille.

Il y avait surtout des insectes, parce que ce sont les préférés de Basile, mais quelques invités sont venus d'un peu plus loin.

Pour chaque lettre, il y a un animal, et pour chaque animal, il y a d'abord ce que les gens disent de son corps, quand ils le regardent trop vite. Puis, il y a ce qui est vrai, quand on prend le temps de bien regarder.

Tu vas voir : c'est à chaque fois la même surprise. Ce qu'on prenait pour un défaut est exactement la qualité dont l'animal a besoin.

C'est un peu comme les monstres de la nuit : il suffit d'allumer la lumière.

A comme Araignée



Ce qu'on dit : « Beurk, elle a beaucoup trop de pattes. Elle fait peur ».

En vrai : l'araignée a huit pattes, et chacune est utile. Elle marche sur les fils les plus fins sans jamais tomber, parce qu'elle sait exactement lesquels sont collants et lesquels ne le sont pas. Dans sa toile, elle ne circule que sur les fils secs.

Ses pattes lui servent aussi d'oreilles. Elle n'entend pas comme nous : elle sent les vibrations du fil, et elle sait tout de suite ce qui a été pris dans sa toile ! Le vent, une feuille morte... ou un moucheron pour son repas.

Elle fabrique elle-même son fil, avec son ventre. À épaisseur égale, c'est l'une des matières les plus solides du monde, plus résistante que l'acier. La nuit, l'araignée de la maison attrape les moustiques qui t'auraient piqué pendant ton sommeil.

Huit pattes, ce n'est pas trop. C'est exactement ce qu'il faut pour marcher sur du vide et écouter ce que ses fils lui disent.

Le mot de Gaspard : j'ai essayé de compter jusqu'à huit sur mes pattes, mais je n'en ai que quatre... Alors, j'ai décidé que mes moustaches comptaient double.

B comme Bourdon

Ce qu'on dit : « Il est beaucoup trop gros pour voler ».

En vrai : le bourdon vole très bien, et son corps rond n'y est pas pour rien.

Son duvet épais le garde au chaud comme un manteau et, pour décoller, il fait vibrer très vite les muscles de son thorax, ce qui le réchauffe encore.

C'est pour cela qu'il peut sortir quand il fait encore froid, au début du printemps, alors que presque tous les autres insectes restent cachés. Il est souvent le premier à butiner les fleurs des arbres fruitiers.

Il sait même faire quelque chose que les abeilles ne peuvent pas : attraper une fleur et la faire vibrer entre ses pattes pour en faire tomber le pollen, comme on secoue un arbre pour les cerises !

Sans lui, il y aurait moins de tomates, moins de pommes et moins de fraises.

Cependant, tout cela demande beaucoup d'énergie : un bourdon qui ne butine pas assez a froid, et un bourdon qui a froid ne décolle plus.

Le mot de Gaspard : il m'a mis du pollen sur la truffe. Je ne lui en veux pas. Enfin… presque pas.



C comme Chenille



Ce qu'on dit : « Elle est toute molle, toute dodue, et elle ne fait que manger ».

En vrai : la chenille mange beaucoup parce qu'elle prépare quelque chose d'extraordinaire.

Tout ce qu'elle avale, elle le met de côté pour sa transformation. En quelques semaines, elle peut devenir des centaines de fois plus lourde qu'à sa naissance ! Sa peau, elle, ne s'étire pas : quand elle devient trop serrée, la chenille en change et recommence, quatre ou cinq fois de suite.

Un jour, elle s'accroche fort à une branche et s'enferme. À l'intérieur du cocon, presque tout son corps se défait, puis se reconstruit autrement.

Quand elle en sort, elle a des ailes, de longues antennes et une trompe pour boire le nectar. Rien de tout cela n'aurait pu se fabriquer sans les repas d'avant. Les ailes du papillon sont faites avec les feuilles que la chenille a mangées.

Le mot de Gaspard : j'ai demandé à une chenille de me prêter une feuille, mais elle a refusé. Elle avait raison : on ne joue pas avec la nourriture.

D comme Dromadaire

Ce qu'on dit : « Il a une bosse sur le dos. Il est tout bizarre ».

En vrai : la bosse du dromadaire est un garde-manger. Elle est remplie de graisse, et c'est dans cette réserve qu'il puise son énergie quand il n'y a plus rien à brouter pendant des jours.

Quand il a beaucoup marché sans manger, sa bosse ramollit et penche sur le côté ; quand il se repose et mange à sa faim, elle se regonfle.

Tout le reste de son corps est pensé pour le désert. Ses cils sont si longs qu'ils font un rideau devant ses yeux, et il peut fermer ses narines quand le sable vole.

Ses lèvres épaisses attrapent sans se blesser des plantes pleines d'épines, et ses larges pieds s'étalent sur le sable au lieu de s'y enfoncer.

Quand il trouve enfin de l'eau, il peut en boire plus de cent litres en quelques minutes !

Le mot de Gaspard : il ferme ses narines quand le vent souffle trop fort... Je trouve ça presque vexant.



E comme Escargot



Ce qu'on dit : « Il est trop lent, et il bave ».

En vrai : l'escargot porte sa maison sur son dos.

Il n'est jamais pressé, parce qu'il est toujours chez lui : au moindre danger, il rentre, et personne ne peut le suivre. Sa coquille n'est pas un chapeau posé sur lui : elle fait partie de son corps et grandit en même temps que lui, en s'enroulant toujours du même côté.

Sa bave n'est pas sale du tout : c'est à la fois une route et un bouclier. Elle l'aide à glisser partout, même à l'envers sous une feuille, et elle le protège si bien qu'il peut ramper sur le tranchant d'une lame sans se couper.

Dans sa bouche, il a aussi une langue couverte de milliers de minuscules dents, avec laquelle il râpe les feuilles comme une petite râpe à fromage !

Le mot de Gaspard : j'ai fait la course avec un escargot. La ligne d'arrivée était la maison où l'on vit. Je pensais avoir gagné en arrivant devant chez Anna, mais il a alors rentré sa tête dans sa coquille en riant !

F comme Fourmi

Ce qu'on dit : « Elle est trop petite. Elle ne compte pas ».

En vrai : une fourmi peut soulever plusieurs dizaines de fois son propre poids. Si tu en faisais autant, tu partirais à l'école avec une voiture sur le dos !

Cependant, sa vraie force n'est pas là.

Une fourmi ne travaille jamais seule : quand elle trouve quelque chose de trop lourd pour elle, elle rentre chercher les autres et laisse derrière elle une piste d'odeur que ses sœurs suivent jusqu'au trésor.

À elles toutes, elles creusent des villes entières sous la terre, avec des couloirs, des greniers et des chambres pour les bébés.

Elles n'ont pas d'oreilles : elles sentent les vibrations du sol avec leurs pattes, et se parlent avec leurs antennes. Hugo a vérifié pour les oreilles. C'est vrai.

Le mot de Gaspard : une fourmi toute seule, c'est petit, mais une fourmi qui va chercher les autres, c'est très fort.



G comme Guêpe



Ce qu'on dit : « Elle est méchante. Elle ne sert qu'à piquer ».

En vrai : la guêpe est d'abord une grande chasseuse. Pour nourrir ses petits, elle attrape des pucerons, des mouches et des chenilles qui dévoreraient le potager. C'est l'amie des jardiniers.

Elle-même ne mange presque que du sucre : du nectar, des fruits mûrs, et parfois ta part de tarte, ce qui explique beaucoup de malentendus.

Son nid est une merveille. Elle le fabrique en grattant du bois mort avec ses mâchoires et en le mâchant jusqu'à en faire une pâte.

Oui : la guêpe fabrique du papier !

Si elle pique, c'est pour se défendre ou défendre son nid, presque jamais pour attaquer.

Le mot de Gaspard : si tu as peur d'une guêpe qui vient te dire bonjour, ne bouge pas et regarde-la. Tu verras qu'elle partira vite en se rendant compte que tu n'es pas un fruit !

H comme Hérisson

Ce qu'on dit : « Il pique de partout. On ne peut pas jouer avec lui ».

En vrai : les piquants du hérisson ne servent pas à attaquer. Ce sont des poils devenus durs, et il en porte environ cinq mille.

Quand il a peur, il contracte les muscles de son dos, se roule en boule et disparaît à l'intérieur de lui-même : il ne reste plus qu'une pelote d'épines que personne ne peut ouvrir. Dès que le danger est passé, il se déroule et repart.

Le reste du temps, c'est un promeneur de nuit, comme moi !

Il parcourt plusieurs kilomètres dans les jardins, le nez au ras du sol, et mange les limaces qui croqueraient les salades.

En hiver, il dort pendant des mois, roulé dans un tas de feuilles, le cœur presque arrêté. Si tu en croises un, laisse-le tranquille, et ne lui donne jamais de lait : ça le rend malade.

Le mot de Gaspard : parfois, ceux qui piquent ont seulement très peur. Basile avait des piquants, en hiver. On ne les voyait pas, mais ils étaient là.



I comme Insecte-feuille



Ce qu'on dit : « On ne le remarque jamais. Il est tout vert et tout plat. Il n'a rien de spécial ».

En vrai : l'insecte-feuille ressemble tellement à une feuille que les oiseaux passent à côté sans le voir. Son corps est large et plat, parcouru de nervures comme une vraie feuille, et il porte même de petites taches brunes, comme une feuille un peu abîmée sur les bords. Quand il marche, il se balance d'avant en arrière, exactement comme une feuille remuée par le vent.

Il pousse la ressemblance encore plus loin : ses œufs ont la forme et la couleur de minuscules graines, et ils tombent au sol sans que personne ne les remarque.

Il vit dans les forêts chaudes d'Asie et se nourrit de feuilles. Il ressemble d'ailleurs à celles qu'il mange !

Ce qu'on prend pour « rien de spécial » est en réalité un déguisement parfait, mis au point pendant des millions d'années.

Le mot de Gaspard : j'ai voulu le manger parce que je l'ai pris pour une feuille morte. Il ne m'en a pas voulu. Il a l'habitude.

J comme Jaguar



Ce qu'on dit : « Il a des taches partout ».

En vrai : les taches du jaguar ne sont pas posées au hasard. Elles dessinent de petites rosaces, des cercles presque fermés avec un point au milieu, et c'est à cela qu'on le distingue du léopard.

Dans la forêt, ces rosaces se mêlent aux taches de lumière qui passent entre les feuilles, et le jaguar devient alors presque invisible, même quand il est tout près !

C'est le plus puissant des grands félins d'Amérique. Il nage très bien, traverse les fleuves sans hésiter et chasse parfois dans l'eau, ce que la plupart des chats détestent.

Il n'existe pas deux jaguars qui portent exactement le même dessin : on peut les reconnaître un par un, rien qu'en regardant leurs rosaces, comme on reconnaît une empreinte.

Le mot de Gaspard : je suis gris la nuit et roux le jour. C'est une autre façon d'être unique !

K comme Koala

Ce qu'on dit : « Il dort tout le temps. C'est un paresseux ».

En vrai : le koala ne mange presque que des feuilles d'eucalyptus. Ces feuilles sont dures, pleines d'eau, et elles donnent vraiment très peu d'énergie.

Pour la plupart des animaux, elles sont même toxiques ! Le koala, lui, possède un ventre capable de les digérer, mais ce travail est long et lui coûte beaucoup d'efforts. Alors, il se repose jusqu'à dix-huit ou vingt heures par jour, pour que son corps ait le temps de faire ce qu'il a à faire.

Ce n'est pas de la paresse : c'est un équilibre très précis entre ce qu'il mange et ce qu'il dépense.

Quand il est réveillé, il grimpe, choisit ses feuilles une par une, et appelle d'une voix beaucoup trop grave pour sa taille. Et, comme nous, il a des empreintes au bout des doigts !

Le mot de Gaspard : moi aussi, après une châtaigne grillée, j'écoute beaucoup mon corps. Il me dit souvent de faire la sieste.



L comme Libellule



Ce qu'on dit : « Elle est toute fine. Elle va se casser ».

En vrai : la libellule est l'un des animaux les plus doués pour le vol.

Ses quatre ailes bougent indépendamment les unes des autres, ce qui lui permet de voler en avant, en arrière, sur le côté, et de s'arrêter net en plein vol, comme suspendue à un fil !

Quand elle chasse, elle attrape sa proie presque à tous les coups : très peu d'animaux réussissent aussi bien.

Ses énormes yeux occupent presque toute sa tête et sont faits de milliers de minuscules facettes : elle voit devant, derrière et au-dessus d'elle en même temps !

Avant de voler, elle a passé des mois, parfois des années, au fond d'une mare, sous la forme d'une larve sans ailes.

Le bourdon est rond, la libellule est fine, et tous les deux volent très bien, chacun à sa façon.

Le mot de Gaspard : moi aussi, je vole d'une manière différente. Il n'y a pas une seule manière de réussir !

M comme Manchot

Ce qu'on dit : « Il marche en se dandinant. Il est ridicule ».

En vrai : le manchot n'est pas fait pour marcher, il est fait pour nager.

Sous l'eau, ses ailes deviennent des nageoires et son corps rond devient une flèche. Il file, il tourne, il remonte, et on dirait vraiment qu'il vole, mais dans la mer.

Le manchot empereur peut descendre à plusieurs centaines de mètres de profondeur et rester près de vingt minutes sans respirer !

Même son dandinement est utile : en se balançant d'un pied sur l'autre, il dépense moins d'énergie que s'il marchait droit, ce qui compte quand on a des kilomètres de banquise à traverser.

La graisse qu'il garde sous ses plumes est exactement ce qui l'empêche de geler. Son corps est parfait. Il fallait seulement le regarder là où il est censé vivre.

Le mot de Gaspard : si on m'avait jugé sur ma façon de nager, on aurait dit que j'étais ridicule aussi... Je préfère qu'on me regarde voler.



N comme Nasique

Ce qu'on dit : « Il a un nez énorme. On ne voit que ça ».

En vrai : le nasique est un singe qui vit dans les forêts de Bornéo, au bord des rivières.

Son grand nez n'est pas un accident : il sert de caisse de résonance, comme pour une guitare. Quand le mâle appelle, le son passe dedans et devient grave et puissant, et toute la forêt l'entend, de très loin.

Chez les nasiques, un grand nez est un signe de force, et c'est très séduisant.

Le reste ne ressemble à rien de ce qu'on attend d'un singe. Il a un gros ventre tout rond, parce qu'il mange des feuilles difficiles à digérer et qu'il lui faut de la place pour cela.

Il nage aussi remarquablement bien : il a un peu de peau entre les doigts. Il plonge depuis les arbres et traverse des rivières où vivent les crocodiles.

Le mot de Gaspard : ce qui semble trop grand ici peut être parfait ailleurs. Il suffit parfois de changer de forêt.



O comme Orvet

Ce qu'on dit : « C'est un serpent ! Il est dangereux ! »

En vrai : l'orvet n'est pas un serpent. C'est un lézard qui a perdu ses pattes il y a très longtemps, parce qu'il vit sous les pierres et les feuilles et qu'elles ne lui servaient plus à rien.

Pour s'en assurer, il suffit de le regarder un moment : il a des paupières et il cligne des yeux, ce qu'aucun serpent ne sait faire.

Il est doux, timide et totalement inoffensif. Il n'a pas de venin, ne mord pas, et passe ses journées à chercher des limaces dans les coins humides du jardin.

S'il est attrapé, il peut abandonner sa queue, qui continue de bouger toute seule pendant que lui s'échappe ; elle repousse ensuite, mais plus courte.

Un orvet tranquille peut vivre très vieux, parfois plus longtemps qu'un chien !

Le mot de Gaspard : quand on ne regarde pas assez quelqu'un, on peut le prendre pour un serpent, alors que c'est en fait un lézard tout gentil.



P comme Papillon



Ce qu'on dit : « Il est gris et tout poilu. Il n'est pas joli comme les papillons du jour ».

En vrai : les papillons de nuit sont bien plus nombreux que ceux du jour.

Leurs poils ne sont pas un défaut. Ils les gardent au chaud quand la nuit est fraîche, et certains s'en servent aussi pour brouiller les sons et échapper aux chauves-souris qui les chassent dans le noir.

Leurs couleurs sombres ne sont pas tristes non plus : posés sur une écorce, ils deviennent invisibles. C'est un camouflage parfait.

Leurs antennes en forme de plume sont de véritables nez : un mâle peut sentir une femelle à plusieurs kilomètres.

Pendant que tout le monde dort, ils butinent les fleurs qui ne s'ouvrent que le soir et qui n'attendent qu'eux.

Le mot de Gaspard : je suis gris la nuit, moi aussi. Je trouve que ça me va très bien.

Z comme Zuokka

Ce qu'on dit : « Il sourit tout le temps. On dirait qu'il se moque ».

En vrai : le quokka est un petit animal d'Australie qui appartient à la famille des kangourous.

Il a une poche sur le ventre, se déplace en sautant, et tient presque totalement dans tes deux mains !

S'il a l'air de sourire, ce n'est pas une moquerie : c'est simplement la forme de sa bouche, qui remonte aux coins.

C'est d'ailleurs là le problème : comme il a l'air très content, on croit qu'on peut l'approcher, le caresser et le nourrir. En réalité, il est fragile, protégé, et il ne vit plus que sur quelques îles.

On peut se tromper complètement sur quelqu'un quand on ne regarde que son visage.

Le mot de Gaspard : même les humains peuvent sourire pour ne pas montrer qu'ils ont peur ou mal. Il faut regarder ses amis avec attention.



R comme Rouge-gorge



Ce qu'on dit : « Il est minuscule. Il ne peut pas se défendre ».

En vrai : le rouge-gorge pèse à peine le poids de quelques morceaux de sucre, et il ne se laisse marcher sur les pieds par personne.

Il choisit un coin de jardin, décide qu'il est à lui, et le défend contre des oiseaux bien plus gros, en gonflant sa poitrine orange pour paraître énorme.

C'est aussi l'un des rares à chanter tout l'hiver, quand les autres se taisent : son chant sert justement à dire que la place est prise.

Il suit souvent les jardiniers pour attraper les vers que la bêche fait remonter. Dans les forêts, il fait exactement la même chose derrière les sangliers qui retournent la terre. Il est petit, mais il n'a peur de presque rien.

Le mot de Gaspard : être petit n'empêche pas d'être courageux. Anna est plus petite que Maxence. Elle a quand même traversé la cour.

S comme Salamandre

Ce qu'on dit : « Elle est toute gluante. On dirait qu'elle est malade ».

En vrai : la peau de la salamandre est humide parce qu'elle en a besoin pour respirer.

Une partie de l'air qu'elle utilise passe directement à travers sa peau, et une peau sèche l'étoufferait. Ce qui paraît gluant est exactement ce qui la maintient en vie.

Ses taches jaune vif ne sont pas un signe de maladie : ce sont des panneaux. Elles préviennent les prédateurs que sa peau fabrique une substance très mauvaise, et ceux qui essayent de la manger tombent très malades. Elle ne s'en sert jamais pour attaquer.

On la rencontre surtout les nuits de pluie, quand tout le monde s'abrite. C'est le meilleur moment pour elle.

Comme pour les jaguars, il n'existe pas deux salamandres qui portent les mêmes taches.

Le mot de Gaspard : ce qui paraît bizarre de l'extérieur est souvent indispensable pour être en bonne santé.



T comme Taupe



Ce qu'on dit : « Elle voit très mal. Elle ne sert à rien ».

En vrai : la taupe a de mauvais yeux parce qu'elle n'a aucun besoin de voir.

Elle vit sous la terre, dans le noir complet, et c'est son museau qui regarde pour elle : il est couvert de milliers de capteurs minuscules et sent le moindre ver qui bouge dans la terre.

Ses pattes avant, larges et puissantes, sont de vraies pelles, capables de creuser plusieurs mètres de galerie en une seule nuit.

Même sa fourrure est adaptée : elle ne se couche pas dans un sens plutôt que dans l'autre, ce qui permet à la taupe d'avancer et de reculer dans son couloir sans jamais se bloquer.

En creusant, elle aère la terre, la mélange et aide les plantes à pousser. Les jardiniers râlent, mais le jardin, lui, est très content !

Le mot de Gaspard : chacun voit le monde à sa façon. La taupe le voit avec son nez. Moi, je le vois surtout avec mes moustaches. Elles repèrent un caramel à dix mètres !

U comme Urubu



Ce qu'on dit : « Il est chauve et tout moche ».

En vrai : l'urubu est un vautour d'Amérique, et sa tête sans plumes est un outil très utile.

Il se nourrit d'animaux déjà morts, souvent en plongeant la tête à l'intérieur de leurs corps. Des plumes resteraient sales, alors que sa peau nue sèche au soleil et reste propre.

Cette tête lui sert aussi de thermostat. Il la rentre dans ses épaules quand il a froid, et la dégage quand il a trop chaud.

Dans le ciel, c'est un champion. Il monte sur les colonnes d'air chaud et plane des heures entières sans presque battre des ailes !

Certains urubus retrouvent même leur nourriture à l'odeur, de très loin, ce qui est rare chez les oiseaux.

En nettoyant la forêt, il empêche les maladies de se répandre. Il n'a pas été fait pour être joli, mais pour nettoyer le monde, et il le fait très bien.

Le mot de Gaspard : il plane sur les courants d'air chaud. C'est-à-dire en jouant avec mes cousins. Je l'aime beaucoup.

V comme Ver de terre

Ce qu'on dit : « Il est tout mou et dégoûtant ».

En vrai : le ver de terre est l'un des meilleurs jardiniers du monde.

Il passe sa vie à avaler de la terre et des feuilles mortes, et à les rejeter transformées en terre neuve, bien plus riche qu'avant.

Ses tunnels laissent passer l'air et l'eau jusqu'aux racines. Sans lui, beaucoup de plantes pousseraient très mal, et c'est pour cela que les jardiniers sont si contents d'en trouver.

S'il est mou, c'est pour pouvoir se faufiler partout : il s'allonge, se raccourcit et se glisse dans le moindre passage. Il n'a ni nez, ni poumons, et respire par la peau, ce qui l'oblige à rester humide. C'est pour ça qu'il sort quand il pleut.

Il n'a pas d'yeux non plus, mais il sent parfaitement la lumière et les vibrations du sol : c'est pour cela qu'il disparaît dès qu'on s'approche de lui.

Le mot de Gaspard : les feuilles mortes, je les mange aussi. Le ver de terre et moi avons les mêmes goûts !



W comme Wombat

Ce qu'on dit : « Il est trop rond, et il a un gros derrière ».

En vrai : le wombat est un petit animal d'Australie qui vit dans des terriers, et son derrière est l'une des meilleures portes du monde.

Ses fesses sont faites d'os, de cartilage et de peau très épaisse. Quand un prédateur arrive, le wombat plonge dans son terrier et bouche l'entrée avec, comme un bouchon !

On a beau mordre, griffer ou pousser, il ne laisse rien passer.

Il creuse des galeries de plusieurs dizaines de mètres, avec des chambres et des sorties de secours, et d'autres animaux viennent parfois s'y abriter.

Sa poche s'ouvre vers l'arrière, pour que la terre n'entre pas dedans pendant qu'il creuse. C'est très malin.

Et, bien sûr : c'est le seul animal au monde qui fait des crottes en forme de cube !

Le mot de Gaspard : des crottes en forme de cube... c'est un animal très fort en géométrie.



X comme Xylocope



Ce qu'on dit : « Il est énorme et tout noir. Il fait peur ».

En vrai : le xylocope est une grosse abeille aux reflets bleus ou violets, qu'on appelle aussi « abeille charpentière ».

Son nom vient de son métier : avec ses mâchoires, elle creuse une galerie bien droite dans une poutre ou une branche de bois mort, et y installe ses œufs, chacun dans sa petite chambre, avec sa réserve de pollen.

Elle bourdonne très fort, et c'est ce qui fait peur. Pourtant, c'est un animal très paisible : elle ne pique presque jamais, et les mâles, qui sont souvent ceux qui viennent nous tourner autour pour dire bonjour, n'ont même pas de dard.

Comme le bourdon, elle sait faire vibrer les fleurs pour en détacher le pollen !

Elle est grosse et bruyante, mais ne fait de mal à personne.

Le mot de Gaspard : quelqu'un qui fait beaucoup de bruit n'est pas forcément méchant. Quelqu'un de très silencieux n'est pas forcément gentil. Ce sont les actes qui comptent.

Y comme Yack

Ce qu'on dit : « Il est beaucoup trop poilu. On ne voit même plus ses pattes ».

En vrai : le yack vit très haut dans les montagnes d'Asie, là où l'air est rare, où le vent ne s'arrête jamais et où il peut faire quarante degrés en dessous de zéro.

Ses longs poils descendent jusqu'au sol comme une jupe et coupent le vent ; en dessous, il y a une seconde couche, courte et laineuse, qui garde la chaleur tout contre sa peau. Sans ce manteau, il ne pourrait pas vivre là-haut, tout simplement.

Le reste est aussi adapté : un cœur et des poumons plus grands que ceux d'une vache, pour respirer un air qui contient moins d'oxygène, et de larges sabots qui tiennent sur la neige et les cailloux.

Dans ces montagnes, il porte les charges, donne son lait et réchauffe les maisons. Les gens d'en haut disent que sans lui, personne ne pourrait habiter là.

Le mot de Gaspard : j'ai soufflé sur un yack, une fois, de toutes mes forces. Il m'a remercié pour le brushing !



Z comme Zèbre

Ce qu'on dit : « Il a des rayures partout. On ne voit que lui ».

En vrai : les rayures du zèbre ne sont pas là pour faire joli.

Les scientifiques ont montré qu'elles gênent les mouches piqueuses, qui n'arrivent pas à se poser sur une peau rayée. Ces mouches transmettent des maladies graves, alors c'est une bonne chose de ne pas les inviter.

On pense aussi qu'au milieu d'un troupeau qui court, toutes ces rayures mélangées brouillent la vue des prédateurs, qui n'arrivent plus à suivre un animal en particulier.

Surtout, il n'existe pas deux zèbres qui portent exactement le même dessin. Chacun a le sien, comme une signature, et c'est à cela qu'un zèbre nouveau-né reconnaît sa mère au milieu du troupeau !

Le mot de Gaspard : voilà. Nous sommes arrivés à la fin de l'alphabet, et il n'y a pas un seul animal qui ressemble à un autre. Il n'y a pas de bon corps et de mauvais corps : il y a des corps qui servent à vivre, chacun à sa manière. C'est vrai pour le tien aussi.



Une lettre de Gaspard



Tu as lu l'histoire de Basile. Maintenant, je voudrais te dire des choses très importantes.

Je les ai apprises avec Anna, et je te les dis sans faire de blague, ce qui est très rare chez moi.

La forme de ton corps n'est jamais un problème. Les corps sont tous différents : ronds, fins, grands, petits, rapides ou lents.

Les bourdons sont ronds, les guêpes sont fines, et les deux volent très bien. Si quelqu'un se moque de ton corps, c'est sa parole qui est le problème. Pas toi.

Se moquer de quelqu'un tous les jours, ce n'est jamais un jeu.

Quand on se moque de quelqu'un encore et encore, ça s'appelle du harcèlement, et ça peut rendre très malheureux, et même malade.

Si tu as ri avec les autres, tu peux changer de côté, comme Hugo. Tu peux arrêter de rire, aller t'asseoir sur le muret, et dire pardon. C'est parfois très difficile, mais c'est très courageux.

Ton corps a besoin de manger. De tout, et suffisamment. **Il n'y a pas d'aliments interdits pour les enfants**.

Manger, c'est comme le nectar pour le bourdon. ça donne de la force pour courir, penser, jouer, dessiner et avoir chaud. Moi, je mange des glands tous les jours, et regarde comme je souffle bien.

Si un ami ne mange plus, a toujours froid ou fait des listes de choses interdites, dis-le à une grande personne.

Ce n'est pas rapporter : c'est l'aider.

Si la première personne ne fait rien, dis-le à une autre. Ta maman, ton papa, ta maîtresse, l'infirmière, le médecin.

Si c'est toi qui as peur de manger, ou qui as une liste dans ta tête, ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas un manque de volonté. Tu as le droit d'en parler, et il existe des gens dont le métier est de t'aider à revoler et à aimer toutes les fleurs.

Moi, je ne suis qu'un chat fait de vent, et j'ai souvent de drôles d'idées. Cette fois, j'ai appris qu'on ne vole pas à la place de quelqu'un.

Cependant, on peut rester devant la porte. Cette idée-là, je suis sûr qu'elle est bonne.

Gaspard

Pour les adultes

Le harcèlement scolaire

On parle de harcèlement quand un enfant subit des moqueries, des mises à l'écart ou des violences de façon répétée, de la part d'une ou plusieurs personnes, sans pouvoir s'en défendre.

Chaque moquerie, prise seule, peut sembler anodine. C'est leur répétition qui blesse. Les témoins qui rient ou se taisent, souvent par peur d'être visés à leur tour, en font partie tout en étant aussi ceux qui peuvent l'arrêter.

Le corps, et en particulier le poids, est l'un des motifs de moquerie les plus fréquents à l'école.

Des signes qui doivent alerter

- Isolement, enfant qui reste seul à la récréation ou évite certains lieux ;
- Réticence à aller à l'école, maux de ventre ou de tête le matin ;
- Tristesse, irritabilité, troubles du sommeil ;
- Baisse des résultats scolaires ;
- Changement brutal du rapport à la nourriture ou à l'apparence.

Quand l'enfant cesse de manger

Les troubles du comportement alimentaire peuvent apparaître bien avant l'adolescence.

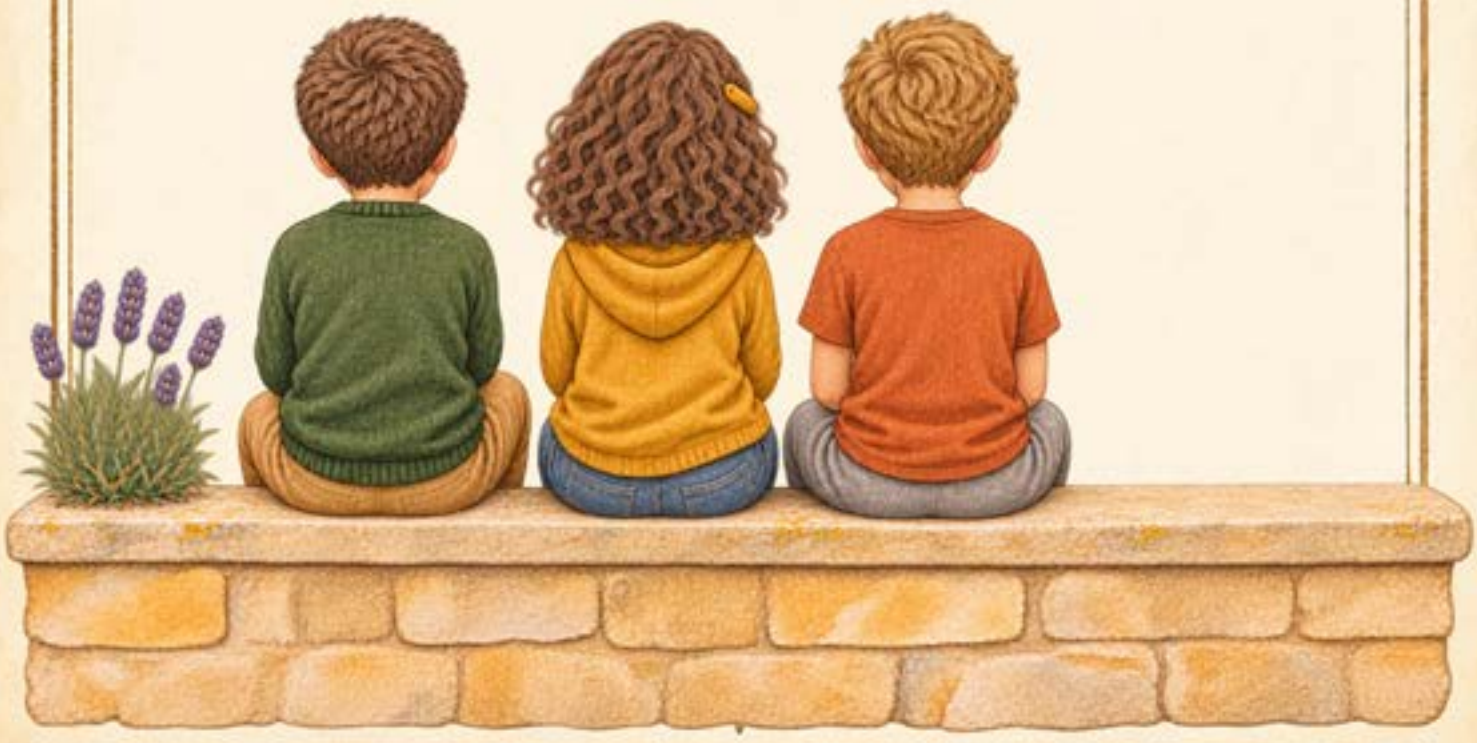
Chez l'enfant, ils commencent souvent par une décision qui semble raisonnable (« faire plus attention ») et qui peut même être encouragée par l'entourage, mais qui devient de plus en plus rigide au fil du temps.

On parle parfois d'orthorexie pour décrire une obsession de l'alimentation « saine » : l'enfant classe les aliments en bons et mauvais, s'impose des règles de plus en plus strictes, et ressent une forte angoisse lorsqu'il ne peut pas les respecter.

Ce n'est pas un diagnostic officiel, mais c'est une réalité clinique qui peut conduire à une restriction sévère et à une dénutrition.

Des signes qui doivent alerter

- Repas sautés, desserts ou goûters donnés ou cachés ;
- Listes d'aliments interdits, lecture obsessionnelle des étiquettes, discours très moralisateur sur la nourriture ;



Pour les adultes

- Angoisse ou panique face à certains aliments, évitement des repas partagés (anniversaires, fêtes, cantine) ;
- Sensation de froid permanente, fatigue, difficultés de concentration, vertiges ;
- Activité physique excessive ou impossibilité de rester immobile ;
- Ralentissement de la croissance, que seul un suivi médical peut vérifier.

Un malaise, un évanouissement ou une grande faiblesse sont des signes d'urgence médicale : appelez le 15.

Ce qui aide et ce qui aggrave

Ce qui aide

- Prendre au sérieux ce que l'enfant raconte de l'école, et en parler avec l'enseignant sans attendre ;
- Agir sur le harcèlement lui-même, et non sur l'apparence de l'enfant ;
- Partager des repas réguliers et détendus, sans commentaire sur les quantités ;
- Parler des aliments en termes de goût, de plaisir et d'énergie, pas en termes d'aliments « bons » ou « mauvais » ;
- Consulter le médecin traitant ou le pédiatre dès les premiers signes : un trouble pris en charge tôt se soigne mieux.

Ce qui aggrave souvent

- Les compliments sur la perte de poids, même bienveillants (« tu as maigri, c'est bien ») ;
- Les commentaires sur le corps de l'enfant, ou sur celui des autres devant lui ;
- Les régimes et les discours sur les régimes à la maison ;
- Forcer l'enfant à manger ou transformer chaque repas en bataille ;
- Penser que « ça passera tout seul ».

Qui appeler

- Le médecin traitant ou le pédiatre : c'est le premier interlocuteur. Il peut orienter vers une équipe spécialisée ;
- Le 3018 : numéro national contre le harcèlement et le cyberharcèlement, gratuit, anonyme et confidentiel, 7 jours sur 7 et ouvert de 9 h à 23 h. Aussi accessible par tchat sur 3018.fr et par l'application 3018 ;
- L'école : l'enseignant, la direction, l'infirmière ou le médecin scolaire. Chaque établissement dispose de référents harcèlement ;
- La Fédération française anorexie boulimie (FFAB) et sa ligne d'écoute Anorexie Boulimie Info Écoute, pour les familles confrontées à un trouble alimentaire ;
- Le 15 en cas d'urgence médicale.

Ce livre peut être lu par chapitres, au rythme de l'enfant. Il peut être l'occasion de parler de la cour de récréation : de ce qu'on y voit, de ce qu'on ose ou n'ose pas faire, de qui rit et pourquoi. Il peut aussi ouvrir une discussion sur la nourriture, sans jamais en faire un sujet de contrôle.

Si la lecture semble toucher l'enfant de près, restez disponible sans le presser. Un enfant qui a vu un camarade moqué, qui a ri avec les autres ou qui se reconnaît dans Basile a besoin d'entendre la même chose que lui : il n'est pas seul, et il est toujours temps de faire quelque chose.

Toutes les histoires de Caroline, d'Anna et de Gaspard sont à retrouver sur :

https://caroline.lucas-bemben.fr

Basile sait dessiner un bourdon,
jusqu'au bout des ailes.
Il aimerait surtout qu'on arrête de l'appeler
comme ça, juste parce qu'il est rond.

Dans la cour, il suffit désormais qu'il passe devant un groupe d'élèves pour que quelqu'un se mette à bourdonner. Au début, Basile rit avec les autres, pour ne pas être seul. Bien vite, cependant, il prend l'habitude de s'asseoir sur le muret, près des lavandes. Loin des autres.

Un midi, Anna le voit glisser son pain dans sa serviette, sans le manger. Le soir, elle en parle à Gaspard, le chat du vent.

Cette nuit-là, le vent du rêve les emporte dans un jardin où les fleurs sont grandes comme des arbres. Sur un tournesol, un petit bourdon hésite à boire le nectar. Gaspard a déjà les moustaches qui frémissent d'une idée. Anna, elle, se demande qui, demain, à l'école, pourra l'aider à prendre soin de son ami.

Un livre de contes sur le harcèlement scolaire et son influence sur les troubles alimentaires de l'enfant.
Pour les petits, afin qu'ils sachent que leur corps n'est jamais le problème, et pour les grands, pour qu'ils n'oublient jamais de le leur rappeler.

À la fin de l'album, Basile t'ouvre son carnet. De l'araignée au zèbre, il a vingt-six animaux à te présenter. Gaspard, bien sûr, a son mot à dire sur chacun d'eux…

